

# Le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française

sous la direction de  
**Claude Janelle**

Préface de  
**Jacques Lacoursière**

**140 contes et nouvelles**  
résumés et commentés

**Anthologie**  
Dix contes du XIX<sup>e</sup> siècle,  
dont deux inédits !

**ALIRE**  
Extrait de la publication

BDUGUESNE 99







**LE XIX<sup>E</sup> SIÈCLE FANTASTIQUE  
EN AMÉRIQUE FRANÇAISE**



**LE XIX<sup>E</sup> SIÈCLE**  
**FANTASTIQUE**  
**EN**  
**AMÉRIQUE FRANÇAISE**

sous la direction de  
**CLAUDE JANELLE**



Illustration de couverture : BERNARD DUCHESNE  
Photographie des auteurs : ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC,  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province,  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine, 3,  
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)

Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)

Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)

Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum editis Benelux S.A.**

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)

Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)

Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1999  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© 1999 ÉDITIONS ALIRE INC. & CLAUDE JANELLE



# TABLE DES MATIÈRES

<i>Histoire et fantastique</i> , préface de Jacques Lacoursière	ix
Remerciements	xiii
Notes sur l'utilisation du livre	xv
PREMIÈRE PARTIE	
Présentation	3
Recensions des fictions	9
Recensions des études	211
DEUXIÈME PARTIE	
Présentation	257
<i>Jean le maudit ou le Revenant sous la glace</i> d'Armand de Haerne	259
<i>Maison hantée : le Hibou</i> de Pamphile LeMay	281
<i>L'Amiral du brouillard</i> de Faucher de Saint-Maurice	291
<i>Une histoire de loup-garou</i> de Louvigny de Montigny	305
<i>L'Iroquoise du lac Saint-Pierre</i> de Louis Fréchette	313
<i>L'Auberge de la mort</i> de Gaston-P. Labat	321
<i>L'Anse du Trépassé</i> d'Henry de Puyjalon	325
<i>Le Grand-Lièvre et la Grande-Tortue</i> de Joseph-Charles Taché	331
<i>La Nuée du diable</i> de Firmin Picard	335
<i>Nésime le tueur</i> d'Armand de Haerne	345
Sources bibliographiques	357
Sources iconographiques	361
Index des auteurs	363
Index des titres	365



# HISTOIRE ET FANTASTIQUE

La tâche de l'historien est de recréer le passé pour tenter d'expliquer le présent. Pour ce, il mise sur des documents existants. Lorsque les documents manquent, il a parfois recours à la vraisemblance. Mais, très souvent, la vraisemblance suscite plus d'intérêt que la vérité qui, parfois, a des relents d'invraisemblance. Rarement, les propos de l'historien débouchent sur le fantastique. Car, comme le fait remarquer l'essayiste français Roger Caillois, « le fantastique suppose la solidité du monde réel, mais pour mieux le ravager ».

Pour bien comprendre et analyser plusieurs contes fantastiques, il faut connaître l'histoire de l'époque des auteurs. Certains se contentent de mettre de l'invraisemblance dans la narration de faits ou d'événements qui ont marqué tel ou tel moment du passé. Ainsi, des auteurs réfèrent au **Petit Albert**, un recueil de formules et de recettes pour « faire de la magie noire ». Les alchimistes en herbe y cherchent comment faire de l'or, comment entrer en possession de la pierre philosophale. La consultation du **Petit Albert** fut dénoncée par les autorités religieuses, mais l'ouvrage connut une grande popularité au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

La question est de savoir si le diable ne serait pas à l'origine de phénomènes inexplicables. En 1944, dans la revue *La Semaine religieuse de Québec*, le chanoine Cyrille Labrecque écrira : « La magie appartient à la famille de la superstition, et par suite encourt les mêmes blâmes, les mêmes réprobations. Il n'est jamais permis à l'homme d'avoir un commerce volontaire avec le diable, de lui demander son

concours ou sa collaboration, fût-ce dans le but d'arriver à un bien.» Voilà pourquoi, dans plusieurs contes, l'appel au diable se termine par une défaite ou une punition.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a été celui du scientisme, celui des nouvelles sciences ou ce que l'on considérait comme telle. On vante les progrès de tous ordres. On fait appel à l'hypnose pour soigner des malades. Edward Gibbon Wakefield, qui accompagne lord Durham lors de son court séjour au Bas-Canada, multipliera les séances d'hypnose, ce qui amènera plusieurs Canadiens à se servir de celle-ci dans le traitement des malades. Tous ces progrès suscitent de l'inquiétude chez certains auteurs qui se servent de leurs œuvres pour faire des mises en garde. L'abbé Henri-Raymond Casgrain se demande ce qu'il restera des «délicieuses scènes de mœurs qui donnaient à notre pays sa physionomie caractéristique», lorsque le progrès aura envahi tous les champs d'activité. Ces craintes auront comme conséquence que l'on aura tendance à retourner dans le passé, celui de la période de la Nouvelle-France, pour en magnifier l'importance.

Si, avant la Conquête anglaise du début des années 1760, les Amérindiens occupent une place importante dans l'histoire, il n'en va pas de même par la suite. Mais plusieurs romans, contes et légendes font des autochtones des personnages de premier plan. Le rôle qu'ils jouent est tantôt bénéfique, tantôt maléfique. Cela montre que le jugement porté sur leur présence historique est loin d'être unanime.

À partir des années 1840, non seulement au Canada-Uni, c'est-à-dire les actuels Québec et Ontario, mais encore aux États-Unis et en Europe occidentale, des prédicateurs dénonceront les méfaits de l'alcoolisme. En 1856, paraît à Montréal un court ouvrage dont le titre est **Tempérance et intempérance**. Son auteur, un médecin prohibitionniste, le docteur Carpenter, écrit: «Chaque goutte de ce poison charrie la mort dans nos veines. Oui, le dieu alcool demande toujours, il demande sans cesse, et il ne donne en retour que la honte, la gêne, la misère et le déshonneur. Il voudrait nous noyer dans un déluge pire que le premier.» Encore là, nombreux sont les conteurs qui mettent leurs lecteurs en garde contre les méfaits de l'ivrognerie.

Le lecteur de la fin du XX<sup>e</sup> siècle ne peut comprendre la place qu'occupe la religion dans plusieurs contes s'il oublie le rôle joué par le catholicisme dans la province de Québec au siècle dernier. Que ce soit la longueur des offices religieux, l'importance du scapulaire, les problèmes suscités par le choix de l'emplacement d'une nouvelle église, le lien étroit qui existait entre la religion et la préservation de la

langue française ou les conséquences néfastes du blasphème... La religion pénètre la plupart des secteurs de la vie quotidienne, même les campagnes électorales !!!

On peut fort bien lire un conte fantastique pour lui-même. Mais la connaissance de l'histoire, la connaissance des événements et des préoccupations du temps de leur rédaction constitue un enrichissement qui n'est pas à dédaigner.

**Jacques Lacoursière**

Septembre 1999



# REMERCIEMENTS

Nous tenons à souligner l'incalculable contribution de M. Aurélien Boivin dont l'ouvrage **le Conte littéraire québécois au XIX<sup>e</sup> siècle. Essai de bibliographie critique et analytique** a servi de base à la constitution du corpus des textes fantastiques parus dans les journaux et les revues au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

La recherche de la documentation utilisée pour la rédaction du présent ouvrage a été réalisée par Aurélien Boivin, alors qu'il était au Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (DOLQ), puis au Groupe de recherche interdisciplinaire sur les littératures fantastiques au Québec (GRILFIQ), deux projets subventionnés par le CRSHC et le FCAR. Cette documentation est déposée au Centre de documentation du CRELIQ.

Nous voulons aussi remercier les collaborateurs qui ont accepté de travailler sous notre supervision : Jean Pettigrew, Michel Lord, Rita Painchaud, Daniel Sernine, Thierry Vincent et Norbert Spohner.





# NOTES SUR L'UTILISATION DE CE LIVRE

Les récits étudiés dans la première partie de l'ouvrage sont présentés par ordre alphabétique des auteurs et font l'objet d'un résumé et d'un commentaire critique, les deux blocs d'information étant séparés par un espace blanc plus important.

Le nom de l'auteur mentionné en haut de la page correspond à l'auteur dont il est question dans les dernières lignes de celle-ci.

Les textes d'un même auteur sont présentés par ordre alphabétique des titres et non selon l'ordre chronologique de leur parution, ce qui signifie que certains textes, qui constituent des suites, peuvent être commentés avant le texte initial.

Seule la référence au **Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec** est mentionnée à propos d'un roman ou d'un recueil, parce qu'elle contient l'ensemble des références connues.

La source bibliographique qui accompagne le titre du texte est celle de la première parution de ce texte. Les rééditions subséquentes, s'il y a lieu, ne sont pas signalées, à moins que le titre du texte change ou que celui-ci soit repris dans un recueil publié au XIX<sup>e</sup> siècle, auquel cas il fait l'objet d'une simple entrée.



# **PREMIÈRE PARTIE**



# PRÉSENTATION

« On peut dire en gros que nos contes traditionnels sont des diableries, des diableries pas méchantes du tout, au contraire domestiquées au service de Dieu, comme en témoigne le grand cheval noir qui aide les paroissiens à bâtir leur église. »

Jacques Ferron,  
*Du fond de mon arrière-cuisine*

L'étude de la production de textes fantastiques et de science-fiction au Québec nous passionne depuis vingt ans. Il était inévitable que le XIX<sup>e</sup> siècle vienne solliciter un jour notre curiosité. Et quand je dis « nous », je parle en mon nom, bien sûr, mais aussi au nom de mes collègues Jean Pettigrew, Michel Lord, Daniel Sernine, Rita Painchaud, Thierry Vincent et Norbert Spehner qui ont accepté de collaborer à cet ouvrage. Depuis 1987, l'idée de circonscrire le corpus fantastique dans la production québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle s'est imposée. Cependant, comment trouver le temps de mener des recherches fouillées et souvent difficiles tout en suivant de près la production courante ? C'est ainsi que des livres mettent parfois plus de dix ans à voir le jour...

Avant d'aborder le corpus des contes étudiés dans **le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française**, il peut être utile de préciser les choix qu'un tel travail d'analyse nous a obligés tôt ou tard à faire. En premier lieu, le point de vue critique. En d'autres mots, comment devons-nous nous situer par rapport à ces textes ? En adoptant un point de vue actuel ou en nous mettant dans la peau du lecteur de l'époque ? Nous avons choisi la première option parce que la seconde nous semblait une position théorique difficilement soutenable en nous demandant de faire abstraction de nos valeurs, de nos connaissances actuelles. Nous croyons qu'il est plus enrichissant de soumettre ces contes à une lecture moderne, d'établir des liens ou des réseaux d'images avec des œuvres publiées ultérieurement et d'anticiper sur des courants apparus plus tard, au risque de nous montrer sévères ou injustes à l'égard de certains textes.

En deuxième lieu, la sélection des textes. Pour établir le corpus, nous avons pu compter sur le livre d'Aurélien Boivin, **le Conte littéraire québécois au XIX<sup>e</sup> siècle**, paru en 1975, sans lequel une telle recherche n'aurait pu être entreprise. M. Boivin répertorie dans son « essai de bibliographie critique et analytique » un total de 1138 contes publiés dans les nombreux journaux et revues qu'il a dépouillés. Travail de moine que nous lui savons gré d'avoir effectué au profit des chercheurs qui suivraient la voie qu'il avait ouverte.

C'est donc dire que dès le départ, la distinction entre le conte littéraire et le conte oral ou populaire s'est posée. Nous avons fait le choix de ne retenir que les contes littéraires qui sont, la plupart du temps, issus de la tradition orale mais dont une version est fixée dans l'écrit et qui, de ce fait, appartiennent à la littérature. On ne retrouvera donc pas dans cet ouvrage des contes oraux recueillis par des ethnologues comme Germain Lemieux ou Jean-Claude Dupont, dans une perspective de sauvegarde du patrimoine vivant, démarche qui s'apparente davantage à la préservation du folklore.

Cependant, dans son livre, Aurélien Boivin – pour des raisons qu'il explique à la fin de son avant-propos – ne résume pas tous les contes qu'il a répertoriés, peu s'en faut, et surtout, il ne propose aucun commentaire critique de ces textes. Pour connaître l'ampleur et la qualité littéraire du corpus fantastique du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait là tout un travail de recherche, d'analyse et de réflexion à poursuivre. Ce que nous avons fait. C'est ainsi que **le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française** – certains textes ont été écrits par des Acadiens, des Franco-Américains ou des francophones des autres provinces canadiennes – délimite le corpus des récits fantastiques en présentant un résumé et une analyse critique de quelque 140 contes, nouvelles, légendes et romans fantastiques. La variété des genres narratifs ne constituait pas au départ un critère d'inclusion ou d'exclusion. Quel que soit le type de récit privilégié par l'auteur – conte, légende, nouvelle –, dans la mesure où le texte était fantastique, il était retenu.

Mais qu'est-ce qu'un texte fantastique ? Cette question n'a jamais cessé d'être présente tout au long de l'élaboration de cet ouvrage et de la constitution du corpus. Elle est au cœur même de notre projet littéraire visant à définir les racines du fantastique dans la littérature québécoise. Évidemment, le fantastique du XIX<sup>e</sup> siècle est différent du fantastique pratiqué au Québec depuis 1960. La société québécoise a changé et le fantastique, plus que tout autre genre littéraire peut-être, a su refléter, voire même anticiper ou provoquer ces changements.

En raison du climat religieux qui imprégnait le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle, les contes surnaturels – qui font intervenir des figures associées à l’imagerie catholique : le diable, la sainte Vierge, le petit Jésus, les saints ou qui mettent en fiction des manquements aux vertus chrétiennes sévèrement punis : la coquetterie, l’ivrognerie, l’avarice, le blasphème, etc. – sont très nombreux. Qu’il nous soit permis de ne pas être d’accord avec le bon docteur Ferron quand il affirme : « Et si le conte est agréable – c’est une de ses conditions –, c’est qu’il n’est pas partial, qu’il ne fait pas partie d’une apologie quelconque. Je ne connais pas de contes apologétiques. » Des apologies, on en compte à la douzaine mais ne pas en tenir compte et les exclure du corpus fantastique serait négliger le courant majeur qui alimente la production de cette époque et équivaldrait pratiquement à nier l’existence du fantastique au XIX<sup>e</sup> siècle. Puisque ces contes font appel au merveilleux religieux et mettent en scène des êtres surnaturels ou des événements que la seule logique ne peut expliquer, ils ont leur place dans une définition élargie du fantastique.

À l’encontre de Todorov toutefois, le doute ou l’hésitation ne constitue pas, à nos yeux, le critère déterminant pour qualifier un texte de fantastique. Si le phénomène surnaturel est expliqué de façon rationnelle comme dans **le Loup-garou** de Benjamin Sulte ou **le Diable des forges** de Louis Fréchette, par exemple, le conte n’est pas inclus dans le corpus fantastique. Il faut qu’il y ait acceptation du surnaturel. Par ailleurs, si on peut faire une lecture réaliste et une lecture fantastique du même conte, c’est la lecture réaliste qui prime comme c’est le cas pour **Une nuit dans une sucrerie** de Charles Deguise et **la Bête à grand’queue** d’Honoré Beaugrand. C’est pourquoi également on ne trouvera pas dans ce corpus des contes de résurrectionnistes – pourtant nombreux et considérés à l’époque comme surnaturels – qui manifestent une influence du gothique anglais (fondateur du fantastique canonique) et du romantisme.

En résumé, pour reprendre la classification de Todorov utilisée par Aurélien Boivin dans une de ses études, seuls les contes *fantastiques-merveilleux* qui débouchent sur l’acceptation du surnaturel (les récits les plus proches du fantastique pur, selon Todorov) et les contes *merveilleux purs* dont les événements surnaturels ne provoquent aucune réaction particulière chez les personnages (les contes de fées, par exemple) ont été retenus pour les fins du présent ouvrage.

Les contes merveilleux purs et les contes fantastiques tels qu’ils se présentent aujourd’hui (c’est-à-dire dégagés des valeurs morales

chrétiennes véhiculées par la société du XIX<sup>e</sup> siècle) sont peu nombreux en regard des contes surnaturels qui composent l'essentiel du corpus. On aurait tort, cependant, de croire que l'ensemble est homogène, que tous les textes sont imprégnés de religiosité, de messages moralisateurs. Il y a là un mythe à reconsidérer. L'un des objectifs du **XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française** est de jeter un éclairage nouveau sur cette production. L'ouvrage témoigne notamment d'une diversité de thèmes et d'inspiration qui fait éclater l'image réductrice d'une littérature essentiellement édifiante et foncièrement monolithique. Sous l'ordre apparent de la morale chrétienne, la subversion couve... Que l'on songe à **la Chasse-galerie** d'Honoré Beaugrand ou à certains pactes conclus avec le diable qui se dénouent à l'avantage de l'humain.

Parmi les thèmes révélés par l'analyse successive de ces contes, on remarquera la présence des Premières Nations dans l'imaginaire des conteurs. Certes, on peut objecter que la figure du Sauvage est rarement présentée sous un jour favorable mais l'incidence de la présence et de la mythologie amérindiennes est certainement une révélation. Si Louis Fréchette, Firmin Picard et l'abbé Casgrain ont dépeint les premiers habitants du Nouveau Monde comme des païens sanguinaires, d'autres, comme Joseph-Charles Taché dans **le Grand-Lièvre et la Grande-Tortue**, ont su faire preuve d'ouverture pour aborder cette autre culture sans imposer une vision de Blanc.

La lecture de ce corpus permet aussi de réaliser l'importance vitale du fleuve Saint-Laurent et, plus généralement, des cours d'eau comme voies de communication. Ils sont au centre d'un bon nombre de textes, qu'il s'agisse d'excursions dans les pays d'en haut, de noyades, de vaisseau fantôme ou de feux follets. Cela est d'autant plus étonnant que l'eau est pratiquement absente de la littérature québécoise contemporaine ainsi que l'a démontré Jacques Ferron dans son magnifique roman **le Saint-Élias**.

**Le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française** fournit l'occasion de redécouvrir certains textes singuliers injustement tombés dans l'oubli et des auteurs comme Firmin Picard – jamais édité en recueil –, Honoré Beaugrand, Pamphile LeMay, Faucher de Saint-Maurice, Joseph-Ferdinand Morissette et Joseph-Charles Taché qui ont jeté les bases d'une littérature nationale qui a gagné depuis ses lettres de noblesse.

Nos recherches menées sur cette période de l'histoire littéraire du Québec ont permis enfin de vérifier ce que l'on soupçonnait déjà : la science-fiction québécoise fait son apparition au XX<sup>e</sup> siècle seulement.



Le roman de Jules-Paul Tardivel, **Pour la patrie**, est l'une des rares œuvres de SF ou de proto-SF publiées au XIX<sup>e</sup> siècle. Sa parution en 1895 annonce la naissance du genre. Toutefois, même si l'anticipation rattache ce roman à l'une des formes que prend la science-fiction, les deux valeurs fondamentales de cette utopie séparatiste, la religion catholique et la langue française, indiquent assez clairement que le roman de Tardivel appartient à la société du XIX<sup>e</sup> siècle et qu'il ne célèbre nullement le progrès ou l'avènement de la société technologique qui est au cœur du projet de la science-fiction.

On peut s'étonner que Jules Verne n'ait suscité ici aucun émule alors que des poètes comme Louis Fréchette et Octave Crémazie ont été influencés par la poésie française. De même, la figure du vampire est totalement absente de la littérature fantastique mais cela s'explique peut-être par le fait que la tradition est d'origine anglo-saxonne (Bram Stoker, Ann Radcliffe).

Vingt-cinq ans après la parution de l'ouvrage d'Aurélien Boivin, **le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française** repousse les limites de la connaissance d'une partie des contes qu'il a exhumés des journaux et revues du siècle précédent. Il est à souhaiter que d'autres chercheurs auront l'occasion d'utiliser la documentation rassemblée ici et les réflexions soulevées par l'analyse de ce matériau brut afin de développer davantage, par exemple, l'étude de la figure du Diable ou de la symbolique socioculturelle conférée au loup-garou – certaines thèses, au demeurant, ont déjà abordé ces sujets comme on peut le voir dans la section « Recensions des études ». En prenant connaissance du contenu des quelque 140 récits commentés ici, le lecteur peut d'ores et déjà dégager les grandes lignes de cette mosaïque et broser une image globale des premières manifestations du fantastique en terre francophone d'Amérique.

**Claude Janelle**



# RECENSIONS DES FICTIONS

par

**Claude Janelle [CJ]**

et

**Michel Lord [ML], Jean Pettigrew [JP],  
Rita Painchaud [RP], Daniel Sernine [DS],  
Norbert Spehner [NS], Thierry Vincent [TV]**

## ANONYME

### **L'Antre de la sorcière**

[In *Le Monde illustré*, vol. XV, n° 766  
(7 janvier 1899), p. 565]

Sur le versant d'une montagne, deux vieilles portes de fer ferment l'entrée d'une caverne profonde. Un cultivateur raconte la légende entourant le lieu maudit. Une sorcière habitait autrefois la grotte ; certains l'auraient même surprise en plein rituel satanique au sommet de la montagne. Un jour, deux chasseurs sceptiques s'aventurèrent dans la grotte. Ils découvrirent la vieille et la défièrent. Un bref combat s'engagea tout près d'un gouffre. Le premier chasseur tomba dans l'abîme, emportant avec lui la sorcière. Après avoir vu flotter le spectre de la créature diabolique, le deuxième s'enfuit. Au sortir du souterrain, ses cheveux étaient devenus « blancs comme neige ».

**L'Antre de la sorcière** aborde sans aucune originalité les thèmes les plus communs des croyances populaires qui ont marqué le fantastique. On y retrouve une sorcière parlant un langage incompréhensible, une caverne ténébreuse, un gouffre infernal (chaleur et gaz se dégagent de l'abîme), des flambeaux qui s'éteignent au plus profond de l'obscurité, des personnages sceptiques, un fantôme. Mais l'auteur n'arrive pas à créer une atmosphère d'inquiétude et d'étrangeté. Tout est tristement banal et prévisible.

En fait, l'auteur n'approfondit aucun aspect du récit, n'exploite aucun des éléments mis en scène. Ainsi, nous ne sentons pas la peur des chasseurs dans leur avancée au milieu de l'obscurité (tout est raconté en quelques lignes); la rencontre avec la sorcière ne réserve aucune surprise; l'apparition du fantôme et la chute finale restent faciles et combien décevantes. **L'Antre de la sorcière** est un texte fantastique sans consistance, un bien pauvre «squelette» qui montre des faiblesses importantes, tant sur le plan narratif que stylistique. [RP]

### Chez les morts <sup>1</sup>

[In *Le Sorelois*, 13<sup>e</sup> année, n° 50  
(18 septembre 1891), p. 4]

À la porte du paradis, saint Pierre, apprenant que le «Canayen» qui est devant lui a vécu aux États-Unis, le renvoie à saint Patrick. Mais comme le quémandeur ne parle pas anglais, saint Patrick lui refuse l'entrée au paradis américain!

**Chez les morts** se présente comme une courte saynète mettant en vedette Jean-Baptiste, notre typique «habitant» canadien français, bon catholique, fort travailleur et père d'une nombreuse famille. Constitué pour l'essentiel de dialogues, le texte illustre les préoccupations du moment – l'exode massif vers les États-Unis met en péril la langue et la foi des expatriés – en transposant au Ciel le sentiment d'exclusion et d'injustice ressenti alors par toute une nation. Car le propos ne peut être plus clair: tout d'abord refusé par saint Pierre parce qu'il a vécu aux États-Unis, puis exclu du paradis américain parce qu'il ne parle pas la "bonne" langue, Jean-Baptiste ne devra son entrée au paradis qu'à l'intercession de Dieu le fils en personne!

Non signé, **Chez les morts** est l'exemple classique de ces courts textes d'atmosphère qui, par le biais de l'humour, stigmatisaient un personnage, une situation ou un événement particulier. Souvent utilisés comme «bouche-trous», ils n'avaient pas le même statut que les contes, les légendes et les nouvelles « officielles » que ces mêmes journaux publiaient à l'occasion. Leur lecture nous donne cependant une idée assez juste de ce qui préoccupait les gens d'alors ou, à tout le moins,

1 Ce texte est paru pour la première fois dans **l'Écho de l'Ouest** (journal franco-américain de Minneapolis et St. Paul).

les journalistes qui les écrivaient. Or, **Chez les morts** a vu le jour dans un journal franco-américain du Minnesota, *l'Écho de l'Ouest*, ce qui éclaire de façon toute particulière son propos, on en conviendra ! [JP]

**Le Diable a charroyé de la pierre pour construire une église** [In *L'Évangéline*, vol. XII, n° 8 (29 décembre 1898), p. 1]

Deux factions de paroissiens s'opposent sur le choix de l'emplacement de la future église de Trois-Pistoles. L'une veut construire le temple religieux sur la rive du fleuve, l'autre à une lieue du cours d'eau. Le curé appuie le premier groupe et met à contribution un cheval noir de haute taille, qu'il sait être le diable, pour transporter les pierres. Mais un jour, un ouvrier oublie la consigne et débride le cheval. Celui-ci en profite pour disparaître à tout jamais. Parce que le diable a participé à la construction de l'église d'en bas, tous les paroissiens s'entendent pour compléter et utiliser celle de la côte.

Cette légende est sans doute l'une des plus connues et on pourrait très bien reprendre, à l'intention du lecteur, la première phrase : « Qui n'a entendu parler de la légende du diable charroyeur de pierre ? » Je me souviens que dans mon enfance, on racontait cette histoire à propos de l'église de La Baie du Febvre, près de Nicolet. Sans doute chacune des régions a-t-elle sa paroisse qui sert ainsi à dédouaner les autres paroisses du diocèse.

Quoi qu'il en soit, voilà une autre variante de l'image du diable dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, cette représentation étant plutôt débonnaire. Le diable ici n'est pas très dangereux et il faut voir comment le curé réussit à le capturer et à l'asservir : il lui passe tout simplement son étole autour du cou !

On peut se demander pourquoi le curé, qui défendait le choix de l'église près du fleuve, sabote sciemment le projet en y faisant participer le diable. En vain. La légende ne s'arrête pas à ce genre de considérations psychologiques. Elle expose le fait brut : le diable ayant contribué à la construction d'une église ne peut qu'attirer des malheurs à cet édifice. Le diable a donc comme utilité immédiate ici de recréer l'union des paroissiens. En somme, le curé utilise habilement le diable au profit des intérêts de sa communauté de la même façon qu'un prédicateur s'en sert dans ses sermons.

Ce très court texte, dont la forme ressemble à un article journalistique ou à un témoignage de lecteur, est au fantastique du XIX<sup>e</sup> siècle ce qu'est le fait divers insolite dans les journaux d'aujourd'hui. [CJ]

### La Métamorphose

[In L'Album de la Minerve, vol. II, n° 1 (1<sup>er</sup> janvier 1873), p. 10-11 ; n° 2 (8 janvier 1873), p. 21-23 ; n° 3 (16 janvier 1873), p. 38-40 ; n° 5 (30 janvier 1873), p. 71-73]

Une petite fille capricieuse, Sophie, compromet malencontreusement l'expérience que mène un vieux savant malveillant qui demeure à proximité de chez elle. Furieux, le sorcier la change en chatte et la condamne à cette existence jusqu'à ce que quelqu'un prononce les paroles qui pourraient rompre le sort : « Sophie, je te pardonne ! » La chatte trouve refuge chez une jeune fille qui habite près de la maison paternelle désertée par la famille éprouvée par la disparition de Sophie. Celle-ci s'ingénie à attirer les foudres de sa maîtresse afin de recevoir par après son pardon mais rien n'y fait. Il faudra un incident malheureux dont la chatte est responsable, puis un geste témoignant de sa présence d'esprit, pour que la fillette soit enfin délivrée de son mauvais sort et rendue à sa mère éplorée.

L'auteur étant anonyme, je le soupçonne d'être Français ou d'origine française pour diverses raisons. D'abord, le récit se déroule à Paris, ce qui n'est pas fréquent dans la littérature d'alors. En outre, la thématique et les préoccupations ne sont pas celles que l'on retrouve dans les contes littéraires canadiens-français. Il est rare en effet que les textes fassent appel au merveilleux sans qu'il y ait trace de la présence divine.

Ici, il s'agit d'une histoire de magie et de métamorphose qui n'a rien à voir avec les histoires de loups-garous. Il y a bien une morale qui est transmise par le texte mais elle n'a aucun caractère religieux. Elle a plutôt valeur d'une leçon de comportement, Sophie étant punie pendant un certain temps en raison de sa trop grande coquetterie.

La trame de **la Métamorphose** est finalement mince. Si l'auteur parvient à étirer le récit sur plusieurs pages, c'est qu'il fait du remplissage. Il y a donc de nombreuses longueurs. De plus, la psychologie des personnages souffre d'une grande incohérence et les bons sentiments contribuent à faire ressortir la naïveté de certaines situations. Ainsi, quand la jeune fille prépare graduellement Mme Epernay à l'annonce

de l'heureuse nouvelle que Sophie a été retrouvée saine et sauve, on se dit que sa prévenance excessive a quelque chose de sadique.

**La Métamorphose** comporte une autre particularité étonnante : ce conte met en scène un monde de femmes, un véritable gynécée dans lequel l'homme est étrangement absent. En fait, le seul homme du récit est un savant qui entretient de noirs desseins et il est malheureusement vite écarté. Cela limite singulièrement le développement fantastique du conte car ce sorcier en constituait l'élément moteur avec son expérience visant à créer une femme avec de la terre, des ossements et de la cendre. [CJ]

**Une légende du vieux temps**<sup>2</sup> [In L'Évangéline, vol. V, n° 34 (7 juillet 1892), p. 1]

### AUBERT DE GASPÉ (fils), Philippe-Ignace-François



Né le 8 avril 1814 à Québec, Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé est le deuxième enfant de Philippe-Joseph Aubert de Gaspé, avocat et écrivain. D'abord sténographe et journaliste au **Quebec Mercury** et au **Canadien**, Aubert de Gaspé fils assume à partir de 1837, avec Napoléon Aubin, la rédaction du **Télégraphe**, journal éphémère. Son nom est associé à la naissance du genre romanesque au Canada français : il est en effet l'auteur du premier roman de nos lettres, **l'Influence d'un livre**, publié en 1837. Malade et sans ressources, il meurt à Halifax le 7 mars 1841.

#### **L'Influence d'un livre**

Roman. Québec : imprimé par William Cowan & fils, 1837, 122 pages.

À Saint-Jean-Port-Joli, au cours des années 1820, Charles Amand veut obtenir le secret de la fabrication de l'or afin de devenir riche et, surtout, d'être reconnu par la société. Obsédé par la lecture du **Petit**

<sup>2</sup> Il s'agit d'une version abrégée du chapitre V de **l'Influence d'un livre** d'Aubert de Gaspé fils, publié séparément par la suite sous le titre **l'Étranger**. Voir recension en page 13-20.

**Albert**, un ouvrage alchimique, il cherche en vain à découvrir le secret de la pierre philosophale. Excédé par son insuccès, il tente de conjurer le diable puis de se faire chercheur de trésors. Dans ce but, il décide de s'emparer du bras d'un pendu afin d'en tirer une main-de-gloire, talisman capable d'ouvrir toutes les portes, ainsi qu'une chandelle magique, censée s'éteindre au-dessus d'un trésor enterré.

Tout au long de sa quête de la main-de-gloire, la route de Charles Amand croisera celle de deux autres personnages : Joseph Lepage, un assassin, et surtout Eugène de Saint-Céran, amant de sa fille Amélie et jeune débauché qui finira par devenir médecin. Lepage tue un colporteur afin de le détrousser, est dénoncé par Saint-Céran et arrêté. Durant la nuit de garde qui précède le départ de Lepage pour Québec (où il sera jugé et pendu), Saint-Céran et quelques autres volontaires chargés de le surveiller écoutent la légende de Rose Latulipe, qui dansa avec le Diable.



Quelque temps après, Charles Amand profite d'une visite à la chambre d'autopsie de Québec pour dérober un des bras du cadavre de Joseph Lepage. Sur le chemin du retour, il rend visite à la Mère Nollet, une célèbre sorcière, et fait ensuite halte chez Joseph Amand, un de ses oncles, alors que les moissons viennent de s'achever et que la maisonnée s'apprête à célébrer l'événement. Lorsque, au cours de la soirée, Amand et les autres convives discutent de la réalité de l'existence du Diable, un vieux mendiant, anciennement surnommé Rodrigue « Bras-de-fer », raconte dans quelles circonstances il a, lui, vu le Diable, une vision ter-

rible qui l'a jeté sur les chemins, le transformant en spectre vivant.

Après être rentré chez lui, Charles Amand fait appel aux talents et à la chaloupe de Capistrau (un homme doté d'une bouche monstrueuse) afin de tenter de pénétrer dans la caverne du Cap au Corbeau où il pense pouvoir trouver un trésor englouti. Jugeant l'opération impossible, Capistrau convainc l'alchimiste d'utiliser plutôt sa chandelle magique afin de découvrir un autre trésor que, selon la rumeur



publique, un seigneur des environs aurait enterré non loin de là. Deux étudiants farceurs, témoins de leurs recherches, en profitent pour leur jouer un tour en leur faisant déterrer un faux trésor.

Lorsque Amand et Capistrau, de retour dans leur chaloupe, découvrent la nature du faux trésor en question, Capistrau s'empresse de le jeter par-dessus bord (le narrateur, cependant, demeure parfaitement muet quant à la nature de ce faux trésor qui stupéfait Amand et demande, pour être jeté à l'eau, tout le sang-froid de Capistrau).

Une tempête se lève alors, tempête au cours de laquelle *la Sirène*, le navire pirate du capitaine Clenricard, échappe de justesse au *King Fisher*, un vaisseau lancé à sa poursuite. Le lendemain, l'équipage de *la Sirène* recueille au milieu du fleuve Charles Amand, protégé par la main-de-gloire qu'il porte toujours sur lui, dissimulée sous sa chemise. Capistrau, lui, est mort noyé.

Décidé à ne débarquer son passager nulle part ailleurs que sur l'Anticoste vers laquelle il fait voile, Clenricard, enchanté d'apprendre que Charles Amand est ouvrier, le prend à son service. Amand demeure cinq ans sur l'île, travaillant le moins possible et occupant tous ses temps libres à inspecter les rochers près desquels pourraient avoir sombré des vaisseaux. Il découvre un jour une petite caisse qui contient cinq cents piastres et devient riche.

De retour à Québec, il retrouve Eugène de Saint-Céran et lui accorde à la hâte la main de sa fille. En guise de présent de nocces, Saint-Céran prie Amand d'accepter le **Dictionnaire des Merveilles de la Nature**, que l'alchimiste reçoit gracieusement.

Son épouse étant morte et sa fille mariée, Charles Amand reste seul dans sa misérable cabane, coulant des jours heureux à étudier les mystères de la Nature.

Si je me suis permis d'effectuer ce résumé minutieux, c'est dans le but de mettre en relief ce que les détracteurs de **l'Influence d'un livre** lui reprochent et qui, dans le même temps, constitue pour ses admirateurs (dont je suis) le signe de son génie : ce roman est, de prime abord, hétéroclite. Le narrateur saute d'un personnage à un autre ou passe brutalement de la description d'une folle poursuite navale en pleine tempête à des considérations philosophico-sociales proférées par un jeune médecin cynique et blasé. De plus, deux légendes et plusieurs chansons entrecourent le récit et certaines scènes qui auraient pu être spectaculaires (comme la pendaison de Lepage ou des opérations de résurrectionnistes) sont à peine évoquées.

# RECENSIONS DES ÉTUDES

par

**Claude Janelle [CJ]**

et

**Guy Bouchard [GB], Thierry Vincent [TV]**

Cette section présente une sélection des études consacrées au XIX<sup>e</sup> siècle fantastique de l'Amérique française. Le discours théorique et les différentes approches qui y sont exposés complètent en quelque sorte les commentaires critiques formulés dans la première partie à l'endroit de chaque récit. On y trouve ainsi le résumé de cinq livres et d'une trentaine d'études universitaires ou articles qui proposent des pistes de réflexion sur différents aspects de la production. Nous avons cependant exclu les préfaces et introductions, car ces textes ont d'abord pour fonction de présenter l'auteur et le contexte dans lequel l'œuvre a été créée et contiennent généralement peu de notions théoriques. Quant aux mémoires de maîtrise et aux thèses de doctorat qui portent sur le corpus étudié, nous avons tout simplement reproduit la table des matières.

**ANDRÈS, Bernard**

**Tardivel et le roman chrétien  
de combat**

[In Voix et Images, Montréal,  
septembre 1976, p. 99-109]

Ce qui intéresse Bernard Andrès dans **Pour la patrie** de Jules-Paul Tardivel, roman à thèse « qui pousse jusqu'à l'excès les théories intégristes et l'appel à une théocratie nationaliste », c'est l'écart que le



roman accuse au niveau des structures romanesques de l'époque et au niveau d'une outrance idéologique ultramontaine voisine de l'écriture pamphlétaire. En inventant le « roman chrétien de combat », Tardivel doit assumer une contradiction fondamentalement idéologique : tout en rejetant le roman comme « arme forgée par Satan lui-même », il reconnaît en écrire un ! Pour Andrès, cette contradiction se traduit dans l'ensemble du roman par une série d'oppositions. Opposition d'abord entre la simplicité annoncée des structures narratives et l'ornementation recherchée des tournures stylistiques du texte. Opposition dichotomique entre le Bien et le Mal qui reflète celle du fond et de la forme. « Les fins du roman "infâme" sont *rejetées* mais ses moyens – structures formelles – se trouvent *intégrées* dans un nouveau système narratif : le roman chrétien de combat. » Andrès fait valoir que ce principe de *permutation* qui amène Tardivel à substituer des valeurs plus personnelles à des valeurs étrangères est encodé dès l'*Avant-propos* de l'auteur. C'est donc en se reportant continuellement à cet *Avant-propos* qu'il compare le fonctionnement du discours romanesque à cet encodage.

La deuxième partie de l'exposé d'Andrès est consacrée à l'illustration du principe PERMUTATION-INTÉGRATION au regard de la typologie romanesque et des personnages. **Pour la patrie** s'alimente à plusieurs genres : le roman d'intrigue et le roman historique, qui s'escamotent tour à tour suivant le principe de permutation, mais aussi le roman sentimental et le roman merveilleux instrumental (éléments surnaturels et d'anticipation technologique). Quant à la distribution des personnages, elle obéit à une vision manichéenne et reproduit, de ce fait, une structure actantielle résolument binaire. Andrès se penche particulièrement sur le cas des personnages-transfuges (ceux qui changent de camp) qui incarnent de façon exemplaire le principe d'intégration-permutation. Il montre que les deux composantes des couples Bien-Mal se neutralisent les unes après les autres si bien qu'il ne reste plus à la fin que Leverdier et Vaughan. Ce dernier, en se convertissant, assure la victoire des séparatistes.

En somme, le but de l'essayiste était d'établir un parallèle entre l'idéologie intégriste de Tardivel et le principe intégrateur du « roman chrétien de combat » et de démontrer que cette dynamique détermine le fonctionnement textuel et ce, jusque dans l'*Épilogue*. [CJ]

**BEDNARSKI, Betty****Entre l'oral et l'écrit : les contes  
de Philippe Aubert de Gaspé père**

[In Actes du 43<sup>e</sup> congrès  
de l'ACFAS, Montréal,  
1976, p. 45-48]

Betty Bednarski se penche sur la transition du conte oral au conte écrit à travers huit contes – ou, plus justement, récits autonomes – de Philippe Aubert de Gaspé père, qui représentent à peine une cinquantaine de pages dans une œuvre qui en compte plus de huit cents. L'essayiste souligne d'abord que la sélection de de Gaspé, « qui privilégie un certain type de merveilleux et des récits à forte dose de morale catholique », constitue en soi une première intervention sur le répertoire de la tradition orale. Cela étant dit, elle reconnaît que de Gaspé est de ceux qui écoutent et qu'il se limite à enregistrer la parole du conteur pour la présenter ensuite au lecteur comme une transcription. L'auteur s'efface donc devant le conteur mais ses aspirations littéraires l'emportent parfois sur la fidélité de l'ethnographe.

Cela s'exprime de diverses façons. Ainsi, l'auteur prend souvent la parole, créant une distanciation par rapport au merveilleux. Même si cette distance n'est jamais celle, destructrice, de l'ironie, il s'ensuit une dilution du merveilleux qui empêche la communication d'être totale. Cela est dû au fait aussi que l'auditoire du conteur populaire est composé de représentants de la classe bourgeoise ou aristocrate et que le merveilleux est filtré à travers la conscience éduquée de ces auditeurs cultivés. En outre, Bednarski estime qu'il faut considérer le fait que ces contes sont enchâssés dans une narration romanesque, soumise à la vraisemblance et au réalisme, qui met en contradiction le surnaturel véhiculé par le conteur. En somme, dans cette étude, Betty Bednarski prend la mesure du caractère paradoxal de la transmission par l'écrit du conte oral car, comme l'a dit Jacques Ferron, « le conte est chose vivante et (...) l'écriture, en l'empêchant de mourir, l'empêche aussi de vivre ».

[CJ]

Jean le maudit.

Nicolas, était un pauvre cultivateur, bon chrétien, craignant Dieu, aimant sa femme et ses enfants d'une affection tendre et sainte.

Chose rare, jamais personne n'avait entendu sortir de sa bouche, le moindre petit mot désobligeant pour le prochain.

Il secourait, très-volontiers, les malheureux, ses compagnons de misère et de pauvreté,

mais ces secours ne sortaient jamais de sa bourse, qui était, hélas! toujours vide, mais il les aidait de ses services, de ses conseils ou de ses consolations.

Ces grandes et rares qualités avaient valu à Nicolas, l'incalculable avantage d'être universellement aimé et respecté.

Dans sa médiocrité, voisine de la pénurie, qu'il portait, du reste avec une inaltérable égalité d'humeur, il semblait que le patricien et le pauvre de la globe, dûnt jouir d'un bonheur parfait.

Quoiqu'elle fut déjà de plomb, sans la moindre dorure, ni argenture, la médaille de l'existence du brave homme avait encore un bien triste revers.

Malgré toute sa philosophie chrétienne, la vie de Nicolas était minée par un profond

# PRÉSENTATION

Proposer au lecteur des contes représentatifs des principaux thèmes abordés au XIX<sup>e</sup> siècle et des auteurs, confirmés ou méconnus, originaires des quatre coins de l'Amérique française : tel est l'objectif de cette anthologie de dix contes fantastiques qui compose la deuxième partie du présent ouvrage.

Pour ouvrir et conclure cette sélection, deux inédits d'Armand de Haerne, **Jean le maudit ou le Revenant sous la glace** et **Nésime le tueur**. Le premier est un conte ambitieux, exemplaire à plusieurs égards, parce qu'il réunit plusieurs thèmes propres au XIX<sup>e</sup> siècle fantastique : la figure du diable, le spectre de l'exil aux États-Unis, la dénonciation du blasphème, la cohésion de la cellule familiale, les conditions de vie des bûcherons, etc. Le second, plus court, rappelle que la cupidité et le crime finissent tôt ou tard par être punis de façon spectaculaire.

Ces deux contes ne sont pas datés mais ils ont vraisemblablement été écrits entre 1880 et 1890, c'est-à-dire à l'époque de la parution du **Diable au bal** (1886) d'Armand de Haerne qui fait l'objet d'une recension dans la première partie. Les deux inédits ont été tirés des archives familiales du petit-fils de l'auteur, Jean de Haerne. Pour la petite histoire, soulignons que la dernière version manuscrite – et version finale présumée, car elle comporte très peu de ratures – de **Jean le maudit** se présente sur des feuilles lignées de 20 cm par 33 cm (voir l'illustration), tandis que la version précédente – intitulée **le Revenant sous la glace** – est écrite sur des feuilles de 10 cm par 24 cm. Quant à **Nésime le tueur**, si on se fie au format des feuilles utilisées, il s'agit d'une version non définitive.

### Les rééditions

Au chapitre des rééditions, il aurait été difficile d'ignorer Pamphile LeMay, un écrivain qui maîtrise à la perfection l'art du conteur. **Le Hibou** constitue le premier volet d'une suite remarquable de quatre textes intitulée **la Maison hantée** dans laquelle se profile l'incontournable figure du revenant.

**L'Amiral du brouillard** de Faucher de Saint-Maurice représente notre coup de cœur. Ce conte admirable combine brillamment deux grands courants littéraires, l'anecdote historique et le romantisme, tout en présentant une structure narrative innovatrice et sophistiquée.

Il fallait bien une histoire de loup-garou dans cette anthologie. Le conte de Louvigny de Montigny, publié en 1899 par un jeune écrivain, a le mérite de s'éloigner du canevas traditionnel. La mort de la victime, inhabituelle dans ce genre de récit, préfigure la mort symbolique du loup-garou et annonce la rupture entre deux siècles.

Plusieurs écrivains ont utilisé la prose en vers pour traduire le souffle de certaines légendes. Louis Fréchette est l'un de ceux-là. **L'Iroquoise du lac Saint-Pierre** est l'un des premiers textes qu'il a publiés. Sa forme poétique et son sujet justifient sa sélection.

Gaston-P. Labat, auteur d'une vingtaine de contes, fait partie de cette cohorte d'écrivains tombés dans l'oubli. **L'Auberge de la mort** est un texte précieux dans la mesure où son évocation futuriste d'un monde mécanisé constitue l'une des premières manifestations (très timides) de la science-fiction québécoise.

Henry de Puyjalon, qui a parcouru le Labrador en amant de la nature, donne la pleine mesure de sa passion pour cette région dans **l'Anse du Trépassé**. Récit pittoresque d'un fervent écologiste avant la lettre.

Joseph-Charles Taché a su, mieux que tous ses contemporains, évoquer la mythologie amérindienne. **Le Grand-Lièvre et la Grande-Tortue** témoigne d'un respect rare et sincère pour la culture des autochtones et fait contrepoids à la représentation raciste qui caractérise la légende en vers de Louis Fréchette.

Le tableau ne serait pas complet sans la participation de Firmin Picard, un auteur vraisemblablement d'origine acadienne dont l'œuvre, qui compte une trentaine de récits, dont dix contes fantastiques, n'a jamais été publiée en recueil. Il fallait remédier quelque peu à cet oubli. **La Nuée du diable** raconte un épisode de la déportation des Acadiens, un des sujets de prédilection de Picard qui ne fait pas dans la dentelle. C'est cela aussi, le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique.

Claude Janelle

# **Jean le maudit**

## **ou**

# **le Revenant sous la glace**

de  
Armand de Haerne

Nicolas était un pauvre cultivateur, bon chrétien, craignant Dieu, aimant sa femme et ses enfants d'une affection tendre et sainte.

Chose rare, jamais personne n'avait entendu sortir de sa bouche le moindre petit mot désobligeant pour le prochain.

Il secourait très volontiers les malheureux, ses compagnons de misère et de pauvreté, mais ces secours ne sortaient jamais de sa bourse qui était, hélas ! toujours vide, mais il les aidait de ses services, de ses conseils ou de ses consolations.

Ces grandes et rares qualités avaient valu à Nicolas l'inestimable avantage d'être universellement aimé et respecté.

Dans sa médiocrité, voisine de la pénurie qu'il portait, du reste, avec une inaltérable égalité d'humeur, il semblait que le patriarcal homme de la glèbe dût jouir d'un bonheur parfait.

Quoiqu'elle fût déjà de plomb, sans la moindre dorure ni argenture, la médaille de l'existence du brave homme avait encore un bien triste revers.

Malgré toute sa philosophie chrétienne, Nicolas était miné par un profond et très vif chagrin.

Son fils aimé, Jean, grand, beau gars, solide, taillé en athlète, et avec cela cœur d'or, esprit vif et développé, était en un mot le meilleur garçon du monde, le digne fils de son vertueux père.

Malheureusement, dès son jeune âge, en travaillant aux terrassements aux lignes de chemin de fer en construction et dans les chantiers à bois dans la forêt, il avait contracté l'horrible, la détestable habitude de blasphémer et de jurer comme un païen.



Bien souvent, le pauvre Nicolas avait essayé, par de douces et paternelles remontrances, d'amener son fils à abandonner cette triste et grossière coutume. Il l'avait tour à tour prié, supplié, menacé, conjuré de se corriger. Jean promettait de la meilleure foi du monde, avec le ferme propos de s'amender, mais l'habitude étant plus puissante que la volonté, le pauvre jeune homme retombait presque aussitôt au grand chagrin de son malheureux père.

Enfin, Jean avait atteint sa majorité sans se corriger de son abominable défaut et le père Nicolas n'avait plus osé continuer ses reproches, de peur que le jeune homme ne se fâchât et, à l'exemple de beaucoup d'autres, ne désertât le toit paternel et prenant son essor avec sa liberté, ne partit pour aller chercher fortune aux États-Unis, où plusieurs de ses camarades réussissaient à merveille et l'appelaient, lui garantissant à lui aussi un complet et brillant succès.

Le malheureux père se reprochait fréquemment cette faiblesse coupable, se persuadait que son devoir était de réprimander son fils et prenait la résolution inébranlable de parler avec autorité et fermeté.

Mais alors, la vue de sa femme et de ses nombreuses filles, dont l'existence, lui-même se faisant vieux et faible, dépendait principalement du travail de Jean, le remplissait de terreurs folles.

Il se représentait alors son aîné désertant le foyer paternel, lui-même incapable de nourrir toutes ces bouches, de couvrir déceimment tous ces corps, la misère noire s'installant chez lui, implacable, sans merci.

C'était l'exil, la hideuse émigration, quoi ?

Il lui faudrait donc quitter le Canada, le pays de ses pères !

Il se voyait alors, lui et sa famille, grouillant dans une de ces fournaises ardentes de la Nouvelle-Angleterre qu'on appelle villes industrielles.

Lui, sans métier, bon à rien d'autre, travaillant et peinant dur comme vulgaire journalier quand par hasard la Fortune daignait se montrer bonne enfant et lui sourire en lui apportant quelque rude et ingrate besogne à faire.

Sa femme, énergique et vaillante créature, habituée au grand air de la campagne, avec les plus jeunes des enfants, bras sans utilité et bouches consommant copieusement, emprisonnés dans un minuscule taudis insalubre et loué fort cher.

Les grandes filles ! Honte, misère et pitié ! Suant sang et eau dans ces gigantesques fabriques, écoles de vice et de corruption où, trop souvent malheureusement, la pauvre ouvrière, en filant ou tissant le coton, travaille activement à l'ավիլissement de son corps, la dégradation de son cœur et la damnation de son âme.

Oppressé par ces tristes pensées, des sanglots montaient du cœur à la gorge de l'infortuné Nicolas.

D'un geste pénible et douloureux, il essayait de chasser ces importunes et lugubres images, tandis qu'au fond de l'âme il sentait tout son courage se fondre et lui échapper.

Ses bonnes résolutions, son énergie s'évanouissaient.

Il se sentait devenir lâche et étouffé par l'angoisse, il implorait Dieu de lui faire grâce, de lui pardonner sa faiblesse, cette terrible faiblesse qui l'écrasait, l'anéantissait, lui faisait souffrir les affres d'une longue et douloureuse agonie.

Et pendant ce temps-là, Jean, en excellent fils qu'il était d'ailleurs, travaillait avec une ardeur et une abnégation dignes de la plus grande admiration.

Il pourvoyait gaiement aux besoins de la famille, sans songer un seul instant à quitter le toit paternel autrement que pour en augmenter le bien-être, en acceptant quelque entreprise qui devait lui donner gain et profit.



L'hiver est arrivé.

Un de ces hivers canadiens où la terre se gèle à plusieurs pieds de profondeur, où les cours d'eau, les rivières, les lacs, les fleuves eux-mêmes sont couverts d'une couche de glace capable de porter les plus lourds fardeaux.

La terre disparaît sous un épais lit de neige qui brille et scintille sous les blancs rayons du soleil, comme si quelque céleste prodigue s'était payé la fantaisie de la saupoudrer de poussière de diamants.

La fumée blanche et moutonnée sort des cheminées et s'élève dans les airs, droite comme le panache de quelque gigantesque tambour-major.

Sous l'étreinte du froid, le bardeau des toitures craque et éclate avec un bruit semblable à la détonation sèche d'un coup de pistolet.

Sous la morsure de l'acier des patins des traîneaux attelés de deux chevaux vigoureux et lancés au grand trot, la neige crie et chante un air bizarre qui défierait les talents du plus savant compositeur.

Il fait un de ces froids qui mériterait de s'appeler sibérien, s'il ne se contentait d'être tout simplement canadien, ce qui suffit, du reste, surabondamment.

Le paisible village de St-A\*\*\*, où habite Nicolas le philosophe, est plein de bruit et d'animation, comme aux jours des grandes fêtes.

Les jeunes gens, qui passent et repassent dans l'unique rue du village, debout sur leurs traîneaux, s'interpellent avec de la gâité et du contentement plein la voix, font claquer leurs fouets, poussent des cris de joie qui n'ont rien de bien harmonieux, mais témoignent d'un état d'esprit sur lequel il n'est guère possible de se tromper et auquel l'activité peu ordinaire, qui règne dans toutes les maisons, achève de donner son caractère particulier.

C'est le départ pour le chantier.

C'est devant la pauvre maison du patriarche Nicolas que ce mouvement insolite se fait remarquer davantage.

Sous les ordres de Jean, un groupe de solides et courageux jeunes gars canadiens chargent une file de lourds traîneaux, attelés chacun de deux puissants chevaux.

Les valises, les caisses, les paquets de toutes formes et de toutes espèces, les couvertures, les fourrures s'entassent et s'accumulent les uns sur les autres.

On dirait quelque hardie expédition en partance pour le pôle Nord par la voie de terre, ou quelque pacifique entreprise de commerce dont le secret est soigneusement caché dans ce fouillis de colis de tous genres, dont le tas prend des proportions gigantesques.

Jean, chargé par un grand entrepreneur de coupes de bois d'administrer et de diriger un important chantier dans une forêt lointaine, partait, ce matin, avec tout son monde dont il avait, autant que possible, fait choix parmi ses voisins et camarades.

Et comme on dit, ce départ mettait tout le monde sens dessus dessous, les maisons les toits en terre et les fondations en l'air.

Les parents, pères, mères, frères, sœurs, voire même quelques tendres fiancées, ne voyaient pas sans quelque inquiétude, sans un certain serrement de cœur, partir ces hardis et énergiques jeunes gens.

Dans la forêt, les accidents sont si fréquents et souvent si terribles dans leur effroyable soudaineté.

Et pour l'âme ! Les dangers surgissent de toutes parts, la tentation, le mauvais exemple, est partout.

Ce sombre tableau n'échappe par à ceux qui restent, mais il faut refouler la larme qui monte au coin de l'œil, il faut étouffer les battements du cœur et le sanglot qui monte à la gorge.

La séparation est cruelle, mais elle s'impose, elle est fatale.

Il faut vivre ! Pour vivre, il faut travailler où et comme on peut ! On n'a pas droit au choix.

Et puis, à la grâce de Dieu, qu'elle garde et protège ceux que nous lui recommandons.

# Maison hantée: le Hibou

de  
Pamphile LeMay

Moi, je n'ai pas eu de chance. Rien ne m'a réussi. J'aurais pu devenir riche, si j'avais fermé la main au lieu de l'ouvrir. Je serais arrivé aux honneurs, mais j'ai oublié d'avoir de l'ambition. J'aurais bien épousé une dot... exemplaire, mais il y a tant de vertus qui ne sont pas dorées.

J'ai changé de lieu, et partout j'ai laissé des amis qui m'ont oublié. J'ai changé de foyer, et nulle part je n'ai trouvé cette orgueilleuse satisfaction que l'on éprouve, en regardant flamber des bûches qui ne doivent rien au bûcheron, en entendant mitonner dans la vieille marmite de famille, un potage acquitté.

C'est compris, je n'ai pas eu de chance. Est-ce bien ma faute? D'abord, il y a le tempérament qui nous fait tourner comme le vent fait tourner une girouette, avec cette différence que l'on rit et que la girouette grince. Puis, ce sont les circonstances qui nous entortillent comme les araignées entortillent les mouches, dans leurs toiles ténues et collantes; puis les chemins qui se bifurquent! et les montées raides! et les descentes vertigineuses!... Tenez! la vie est un jeu de hasard; elle devrait être défendue.

Mais j'ai appris à souffrir. Je ne dis pas cela pour me vanter. Il n'y a que ceux qui ont eu peur de la souffrance qui se vantent d'avoir souffert. Or, savoir souffrir, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile à l'homme, et ceux qui ne le savent pas sont encore plus à plaindre que moi.

Et puis, il y a l'expiation.

Qui d'entre les hommes n'a pas quelques peccadilles sur la conscience?... La route où nous cheminons est glissante... Le pied se heurte à une pierre mise là d'aventure... La lumière est douteuse... On chancelle, on roule...

Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre. Pourquoi n'aveuglerait-il pas aussi, mais d'une autre façon, ceux qu'il veut sauver, afin qu'ils fassent des bévues, qu'ils ne soient pas heureux dans leurs entreprises, que leurs projets échouent, que leurs espérances s'envolent, que leurs richesses se dissipent, et qu'ils paient ainsi, dès maintenant, si leur soumission est sincère, la dette du péché?

Si je n'ai pas été chanceux, mon ami Célestin Graindamour l'a été. Dame! avec un nom pareil. Vous me direz peut-être que le nom n'y fait rien. Chacun peut penser et dire ce qu'il voudra, pourvu que cela ne fasse de tort à personne. Je ne suis pas de l'avis de tout le monde, moi; je n'aime pas à opiner du bonnet.

Mon ami Graindamour est né sous une bonne étoile : Vénus ou l'Épi de la Vierge. J'ai dit : Vénus. Nos jeunes astronomes vont sourire ou s'indigner. Il n'est pas permis, en effet, de prendre pour une étoile cette planète voluptueuse qui n'est pas plus grosse que la Terre, et ne vaut pas mieux qu'elle. Mais son rayonnement est si vif qu'on la croirait un grain de cette poussière de soleils qui monte sans cesse de l'infini... Il en est donc du ciel comme de la terre, et là comme ici l'apparence est trompeuse, et l'éclat, souvent emprunté.

Tout de même, mon ami Célestin est né sous une bonne étoile. Je vais vous conter la chose. Si vous avez des doutes sur l'exactitude de mon récit, venez me prendre, nous irons ensemble à la maison hantée.

Avez-vous entendu parler de la maison hantée? Une petite maison de pierre, dans le bois du moulin, et vieille! vieille!... Elle doit y être encore, car après tout je n'ai pas rêvé ça.

Elle était abandonnée depuis longtemps. Quelquefois, lorsque nous allions à la pêche au crapet ou à la perchaude, dans la Grande Rivière du Chêne, avant de descendre la côte sablonneuse, nous nous y arrêtions. Nous poussions les ais vermoulus de la porte et nous pénétrions dans les pièces basses et humides. La cuisine paraissait désolée avec son âtre béant et sa crémaillère noircie par la fumée. Des hiboux taciturnes semblaient se complaire sur les pierres effritées de la cheminée. Célestin, qui est adroit au tir, en a tué plusieurs. Moi, je n'ai jamais de ma vie fait jouer la gâchette d'un fusil. J'ai peur du bruit.

Les bonnes gens du village disaient que c'était toujours le même hibou qui tombait sous le plomb de Célestin ; et je me rappelle l'exclamation soudaine et le geste comique de la mère Fanfan, un soir qu'elle nous rencontra portant triomphalement l'oiseau de Minerve au bout d'une carabine. Nous sortions du bois.

— Encore le hibou ! fit-elle, en levant les bras au ciel.

Puis elle ajouta d'un accent découragé :

— Vous ne le tuerez jamais, allez !

— Diable ! répliquai-je, il me semble pourtant, qu'il en a pour son compte.

J'étais curieux, tout de même, de connaître la pensée de la vieille femme, et je demandai :

— Que voulez-vous dire, mère Fanfan ? Nous n'avons pas abattu le même oiseau deux fois... Ce qui est mort est mort.

Elle me regarda avec des yeux indignés, puis sa bouche ridée fit une moue dédaigneuse :

— Je ne sais pas ce que je dis, peut-être...

— Pardon, la mère, repris-je avec douceur, je ne veux pas vous offenser, mais je comprends qu'ils sont tous de la même famille. C'est cela, n'est-ce pas ? Il y a des familles de hiboux : des pères, des mères, des frères, des sœurs, des cousins, des cousines, comme il y a des familles de loups, de renards et d'hommes.

La vieille ne riait pas. Elle repartit :

— C'est le même hibou ; il n'a pas de famille... pas plus que le payen qui est enterré dans la mesure du bois.

— Comment ! il y a un homme d'enfoui là ?

— Pas un homme, un payen, que je dis, et le hibou que vous tuez de temps en temps, c'est son âme à ce payen... L'âme est immortelle, vous savez... Le curé le dit assez souvent.

Elle était bien convaincue de ce qu'elle affirmait. J'ajoutai :

— Il devait avoir l'âme noire, ce payen que l'on tue et qui ne meurt jamais. L'avez-vous connu ?

Elle se hâta de répondre :

— Moi, non, mais mon père. Il vivait seul, n'aimait pas les pauvres et dépouillait les riches.

— Et ils ne se plaignaient pas, les riches ? demandai-je.

— Se plaindre, pour quoi ? cela n'aurait servi de rien, car il était protégé par Béalzébuth.

— Quel est ce monsieur-là ?

Tout le monde connaît Béalzébuth.

# L'Amiral du brouillard

de  
Faucher de Saint-Maurice

## 1. Le trésor de l'Anglais

— Largue l'écoute ; nous arrivons.

— As-tu emporté *Le petit Albert* ?

— Oui, Jacques, et par-dessus le marché, j'ai glissé dans le coffre de la chaloupe le *Dictionnaire Infernal* et le *Dragon Rouge*.

— Tu as dû fièrement louvoyer pour te procurer ces livres introuvables ! J'aime à croire que tout ira bien maintenant ; car moi, j'ai réussi à acheter une chandelle de graisse de mort. Passe les rames par-dessus les bancs ; ferle la voile, prends le sac rouge et saute sur les crans ; j'enrape le grappin, et j'emporte les pelles et les pics.

Deux solides gaillards mirent pied à terre sur l'Île-aux-Œufs, et se dirigèrent vers l'extrémité sud-ouest, où gît un morne qui domine tristement le fleuve.

Il commençait à faire nuit : le flot déferlait avec une sourde mélancolie le long de la falaise. Partout s'allongeait un ciel gris : les mouettes tournoyaient au loin, comme pour saisir entre leurs ailes blanches les premières voluptés de la tempête qui, noire et lourde, rongait déjà les bords de l'horizon plombé, et semblait surgir de l'immensité du golfe.

— Ah ! je crois que nous en tenons une rude, maître Louis, murmura Jacques en grimant le long de la pente : pourvu que les camarades de la goëlette ne se mettent pas en peine de nous ; ça serait embêtant tout de même s'ils venaient à se douter du but de notre voyage.

— Bah ! ils sont sauvés à l'heure qu'il est, et la Brunette se balance tranquillement sur ses ancres dans la baie des Sept-Îles, défiante à la fois le diable et tous les vents de l'enfer.

— Ne crois-tu pas, maître Louis, qu'il soit temps d'entonner l'*Oraison des Salamandres*, ainsi que le prescrit le petit livre de l'Enchérion ? Je la sais par cœur.

— Cela ne peut être mauvais ; d'après mes données, nous ne devons pas être bien loin de l'endroit où est enfoui le trésor de l'Anglais. Mais, avant de psalmodier, il nous faut allumer notre précieuse chandelle de *suif rouge* ; passe-la moi, j'ai mon briquet à la main.

Jacques déposa dans l'une des anfractuosités du rocher les deux pics et les deux pelles qu'il portait ; puis, s'asseyant sur le roc, de manière à tourner le dos au couchant, il tira mystérieusement de son gousset une chandelle de maigre apparence enclavée dans un morceau de bois de coudrier, taillée en forme de fer à cheval. Elle était composée de graisse de chrétien et, une fois allumée selon les rites de Cardan, ne devait plus s'éteindre qu'à l'endroit précis où le trésor tant désiré était enfoui.

Louis mit le feu sur la mèche en prononçant des paroles cabalistiques, et reprenant leur ascension, ils s'avancèrent en psalmodiant.

Dès que la chandelle se mettait à vaciller, ils s'arrêtaient, ivres de désir et d'espoir : la lumière se redressait-elle vive et pétillante, nos deux rôdeurs reprenaient la tête basse leur marche nocturne. Cela durait depuis vingt minutes, et à mesure que Jacques et Louis s'avançaient, le trésor de l'Anglais semblait reculer devant eux.

Ils étaient las, harassés, et déjà l'on se préparait à faire halte avant de rebrousser chemin vers la chaloupe, lorsque tout à coup l'obscurité se fit autour d'eux.

La chandelle venait de s'éteindre.

— C'est ici, murmurèrent-ils tous les deux ensemble : faisons le parfum du samedi, et à l'œuvre avant que la tempête puisse nous pincer !

Vareuses et chapeaux roulèrent à terre, et Jacques ainsi que Louis se mirent à triturer cet arôme mystique, d'après les règles d'Albert-le-Grand.

Ils prirent dans le sac rouge de la graine de pavot noir et de jusquiame, de la racine de mandragore, de la poudre d'aimant et de la myrrhe. Après avoir pulvérisé le tout entre deux pierres blanches, ils y mêlèrent du sang de chauve-souris et de la cervelle de chat noir, puis en composèrent une pâte divisée en trois petites boules, qu'ils firent sécher et brûler à la chandelle.



# Une histoire de loup-garou

de  
Louvigny de Montigny

— J’sus pas histoireux, non, vous savez que j’sus pas histoireux, répétait le chasseur Jos. Noël, chaque fois qu’il était sollicité de raconter quelques-unes de ses aventures qu’il rapportait volontiers après s’être fait prier un brin, et qu’il exagérait invariablement à chaque répétition. De sorte que ses histoires étaient devenues fameuses et que les étrangers se faisaient un régal de les entendre de sa bouche. Et le remarquable, c’est que gascon comme à peu près tous les voyageurs canadiens, il finissait par se convaincre de la vraisemblance de ces souvenirs dont l’évocation lui mettait dans la voix un frisson qui ne manquait pas d’émouvoir aussi ses auditeurs.

Jos. Noël, c’est le braconnier terrible, chassant également au poil, à la plume, et aussi adroit à dépister le gibier que les gardes-chasses. Les paysans, plus attachés à la terre, l’appellent avec mépris et tout bas « un métis, comme qui dirait un commencement de sauvage. » Ce qualificatif l’humilie cependant, car Jos. Noël s’estime « pire qu’un sauvage. » Aussi est-il ravissant de le voir rentrer d’une expédition où il a pu « faire cheniquer » les Algonquins qui braconnent comme lui dans la région du lac Thérien.

Notre homme vit en effet pauvrement, si l’on veut, mais librement, à la façon des oiseaux. Il a son nid – sa mesure – sur le rivage du lac qui étend soyeusement sa nappe sur les cantons de Preston et de Gagnon, cet immense élargissement de la rivière Petite-Nation que les colons continuent de nommer Lac-Long, bien qu’il ait reçu, il y a quelques années, le nom du premier pionnier de ce territoire, le vénérable abbé Amédée Thérien.

Puisque nous y sommes, notons donc en passant l'idée qu'on eue des gens de raison d'émailler le martyrologe géographique qu'est notre province de Québec, par des dénominations signifiant enfin quelque chose. Et souhaitons voir bientôt les noms de nos législateurs, de nos poètes et de nos philanthropes s'appliquer à ces nappes d'eau majestueuses, à ces caps altiers, à ces monuments impérissables qui s'affichent aujourd'hui lacs Tortu, Rond, Long, Bossu, et montagnes Plate, en Équerre ou Carrée. Encore que ces appellations baroques n'ont pas toujours la justesse de celles que Jos. Noël donne aux différents points de sa réserve. Quand il appelle une montagne Chevreuil, c'est qu'il s'y trouve quelques familles ruminant, paisibles, dans la chênaie ou dans l'érablière, mais condamnées par lui à mort, sans espoir de commutation. Quand il nomme un lac Castor, c'est qu'il s'y multiplie quelques castes de ces rongeurs dont la peau est vendue d'avance.

Mais là où Jos. Noël est superbe, c'est à l'arrivée en son domaine de sportsmen qui se confient à lui pour faire un bon coup de feu. Il se plaît alors à dévoiler ses cachettes, à indiquer ses « ravages » de chevreuils, ses « débarcadères » de loutres et ses « battues » de visons, soucieux seulement de faire porter son nom de grand chasseur à Montréal ou à Ottawa qui lui semblent la métropole et la capitale de l'univers. Au demeurant, Jos. Noël est suffisamment assuré qu'avec toutes leurs armes à répétition les citadins ne feront pas beaucoup de mal à ses bêtes.

Chaque été, avec quelques camarades, j'allais rater quelques belles pièces de gibier dans le domaine de Jos. Noël. Nous le louions pour nous guider, pendant les vacances du temps passé et déjà loin ; ces années que je regrette assurément pour leurs soixante jours de liberté franche, mais pas du tout à cause de l'internement de dix mois qu'il nous fallait subir sous prétexte de nous instruire, et qui nous faisait soupirer comme à l'attente d'un héritage après la sortie du collègue.

Par un de ces divins crépuscules de juillet, nous revenions d'un campement à l'embouchure du lac Poisson-Blanc où nous étions allés forcer une pauvre biche que nous ramenions victorieusement dans le canot, avec certaines autres dépouilles opimes et nos chiens haletants après une journée de course folle. Fatigués nous aussi de deux heures d'aviron, nous mîmes une sourdine à notre gaieté lorsqu'il s'agit de faire le portage de cinq milles qui nous séparait du lac Thérien, et que nous devons cependant accomplir pour atteindre nos quartiers, à la station Duhamel. Aussi, proposa-t-on, ayant enfin pris terre, de dresser la tente sur la berge et d'attendre le lendemain pour faire le portage.

Au reste, la marche devait être délicieuse à entreprendre par une belle aurore d'été.

— I'mouilleraït à boire deboute, prononça vivement Jos. Noël, i' ventrait à m'dévisser la tête de d'sus les épaules, i'ferait un temps à m'vendre au iable que jamais j'passerai la nuit su' c'chemin-cite.

— Et pourquoi ça ?

— Pourquoi ?... Pourquoi ?... Tenez, j'sus pas histoireux, j'pas d'affaire à vous dire pourquoi ; mais croyez-moué qu'on a autant d'acquêt à continuer not' bauche jusqu'au boutte.

Et ayant en un clin d'œil fait tourner le canot sur ses épaules, le guide cria : « Ever up ! » – ce qui, dans sa langue hétéroclite, invitait à se mettre en route. Il allait même partir lorsque nous lui demandâmes de donner au moins des explications ayant la vertu de nous faire oublier la fatigue de nos jambes et de nos bras.

— Eh ben, v'là ! L'loup-garou ravaude toutes les nuits par icite et j'ai pas envie de l'rencontrer encore une fois.

— Tiens, tiens, l'ami Jos. Noël qui a vu le loup-garou. Elle est inattendue, celle-là, et faut nous dire comment cela s'est fait.

— J'sus pas histoireux, mais puisque vous voulez pas vous décider à partir, écoutez ben et estusez-la.

Remettant alors son canot sur la touffe d'aulnettes verdissant le rivage, Jos. Noël alluma sa pipe et commença d'une voix tremblotante qui enleva tout doute sur sa sincérité :

— Vous allez voir, à un mille et quèques parches d'icite, le creek Doré qui servait à la drave des Edwards, y'a sept ou huit ans. C'est su' c'creek que j'ai blanchi plus que j'blanchirai pas dans toute ma vie.

C'était su' la fin d'février. J'venais d'déouacher un ours tout justement au lac Vaseux, à la décharge du Poisson-Blanc, d'ous qu'on d'sort. C'était une fantaisie qui avait pris à un big bug d'Bytown d'avoir une peau d'ours, et j'étais allé li qu'ri, à la raquette, pendant qui s'souïlait au village.

J'trouve mon dormeux dans sa ouache, j'l'assomme et l'emmène dans ma traîne. Le long du ch'min, mon chien Boulé fait lever un buck qui passe dret devant mon fusil. J'le caboche, au vol, et puis l'entraîne avec l'autre.

Mais on a beau avoir la patte alarte, on travarse point l'Poisson-Blanc et pis on le r'traverse pas en criant ciseau. C'qui fait qu'on arrivait su la breunante quand j'lâchai l'lac pour prendre le portage, en plein ous qu'on est dans l'moment d'à c'te heure.

# L'Iroquoise du lac Saint-Pierre <sup>1</sup>

de  
Louis Fréchette

## I.

Il fait nuit : tout s'endort dans les forêts sauvages ;  
Le Saint-Laurent, ouvrant l'orbe de ses rivages,  
En une immense nappe épanche son flot pur ;  
L'onde déroule au loin sa vague transparente  
Et les rives du lac d'une écharpe odorante  
    Semblent ceindre un miroir d'azur.

Le roseau chante au vent sa plaintive romance  
La lune, comme un phare, au front du ciel immense,  
S'élevant par degrés sur l'aile de la nuit,  
Découpe des grands pins les ramures étranges  
Dont l'ombre se dessine en gigantesques franges  
    Ondulant sur le flot qui fuit.

L'oiseau de nuit, quittant sa pose taciturne,  
S'envole en tournoyant et sa clameur nocturne  
Se perd dans la forêt avec le bruit du vent ;  
La brise rit encore au feuillage du tremble ;  
Le ciel sourit à l'onde et chaque étoile tremble  
    Dans chaque vague au pli mouvant.

---

<sup>1</sup> Cette légende, écrite pour l'Album de l'Hon. Cauchon, n'est fondée que sur la croyance où sont les habitants des environs du lac Saint-Pierre, que, dans les belles nuits d'été, on voit une petite lumière qui semble flotter sur le miroir du lac.

**II.**

Voyez, là-bas, longeant les détours de la grève,  
Comme un fantôme étrange entrevu dans un rêve,  
Une ombre se glisser d'un pas lent et discret...  
Aux lueurs de la nuit en silhouette grise  
Se détache en passant vacillante, indécise,  
Sur le fond noir de la forêt.

La brise nous apporte une voix étouffée...  
Est-ce l'esprit des bois ? est-ce une ombre, une fée,  
Qui vient gémir au bord du lac silencieux ?...  
Non, c'est un être humain, c'est l'enfant des savanes  
Qui vient parfois, la nuit, rêver sous les platanes,  
(L'œil hagard, le front soucieux.)

Comme un roseau battu par le vent de l'orage,  
Son front ridé se penche appesanti par l'âge,  
Mais son œil brille encor dans les brumes du soir ;  
Seul débris d'une race indomptable en courage,  
Sombre objet de terreur, on la nomme au village :  
*L'Iroquoise du Rocher-Noir !*

Dans les drames sanglants que raconte l'histoire,  
Elle vit sa tribu tomber au champ de gloire,  
Et, quand eut succombé le dernier de ses preux,  
Elle se retira près d'un rocher sauvage,  
Pour pleurer sa grandeur et mourir au rivage  
Du lac aimé de ses aïeux.

Elle s'est arrêtée au pied d'un vaste chêne.  
Son regard est sanglant ; ses longs cheveux d'ébène  
Couvrent presque en entier son large manteau gris.  
Elle parle, et sa voix lugubre et monotone  
Semble le grincement de la bise d'automne  
Dans les vieux ormes rabougris ;

# L'Auberge de la mort

Légende fin de siècle

de

Gaston-P. Labat

... Minuit!... heure du sommeil pour les consciences tranquilles, heure d'insomnie pour ceux qui souffrent, heure du crime pour les méchants et les mauvais, venait de sonner au beffroi de la Ville Sainte.

C'était en l'an de grâce mil... et quelques cents ans... Donc, le dernier coup du beffroi annonçait la mort d'un siècle et la naissance d'un nouveau.

Telle est la vie : tombeau et berceau, deux béquilles qui servent l'homme à passer du temps... à l'éternité.

Un hibou réveilla de son cri nocturne trois êtres qui dormaient *depuis cent ans* !

Le premier, un soldat enveloppé dans son glorieux manteau de bataille, percé de balles passagères et de vers... qui rongent gloire, puissance et trônes de ce monde, ayant cru entendre les accents joyeux de la diane matinale battue par les tambours ; le second, ouvrier aux mains calleuses, ces bijoux du travail quotidien, avait ouvert l'œil, pensant ouïr le chant du coq laborieux et matinal ; le troisième, un campagnard aux vêtements usés par les mancherons de l'antique charue, s'était agenouillé aux premiers tintements de la cloche angélique.

Fatigués par leur long sommeil, leurs paupières alourdies, rougies et à peine entr'ouvertes, laissaient percer des yeux hagards, vitrés, glacés, qui ne pouvaient croire ce qu'ils voyaient.

Tous trois se rencontrèrent sur le même chemin, poudreux et blanchi de neige, car ils venaient tous trois de la même hôtellerie : *L'Auberge de la Mort* ! Ils se saluèrent sans se dire un mot et chacun se dirigea vers le sanctuaire de son travail.

# L'Anse du Trépassé

de  
Henry de Puyjalon

Croyez-vous aux fantômes ?

Il va sans dire que cette question ne s'adresse pas à mon ami d'Outretombe, mais à vous, qui me lisez ; y croyez-vous ?

J'aimerais à vous confier aujourd'hui comme toujours mes plus intimes pensées sur ce sujet émouvant, et cependant, je ne l'ose, car les milieux que m'impose ma vie bouleversée ont tant d'influence sur moi qu'il m'arrive souvent d'hésiter entre ce qu'il m'est permis de croire et ce qu'il m'est permis de nier.

Près du monde, j'appartiens au scepticisme le plus hideux ; loin de lui, tous mes doutes se dissipent et je deviens d'une candeur qui vous toucherait, s'il vous était possible d'en sonder la profondeur.

Sous l'œil de Dieu et dans le danger, j'ai vu les plus incrédules devenir plus naïfs que de jeunes enfants ! J'ai vu les esprits forts frissonner à la pensée du diable et les croyants oublier la Divinité !



Dans une semaine, je vais reprendre le chemin du Labrador et si, par aventure, il vous advenait un jour d'y naviguer sur mes traces, ne vous arrêtez jamais, un vendredi, à la baie du Trépassé. Cette baie, très longue, très étroite, très sombre, est entourée de toutes parts de mornes noirs élevés, sourcilleux et de l'aspect le plus étonnant. Les rayons du soleil y pénètrent à peine et les nuits s'y font plus obscures et plus impénétrables que partout ailleurs.

# Le Grand-Lièvre et la Grande-Tortue

de  
Joseph-Charles Taché

Il est donc bon de vous dire que je me suis trouvé à une grande *fête de médecine*, parmi les Sauteurs <sup>1</sup>, dans les environs du lac Ouinipeg. Il s'agissait d'essayer le pouvoir de deux fameux jongleurs : ils étaient tous deux *forts de médecine*, savaient *agiter la loge* et *parlaient* l'un au Grand-Lièvre, l'autre à la Grande-Tortue.

Mais commençons par dire ce que c'est que le Grand-Lièvre et ce que c'est que la Grande-Tortue ; car l'importance des jongleurs est en raison de l'importance de leur manitou.

*Kitchéouab*, le Grand-Lièvre, avait créé le monde. Dans le monde il y avait en ce temps-là *Kitchémijibiji*, le Grand-Tigre, qui dévorait les bêtes, et *Midjibichiki*, le Grand-Bison, dont on trouve encore des os <sup>2</sup>, qui mangeait toutes les plantes.

*Kitchéouab*, voyant que tout allait être mangé par ces deux ogres, lâcha les eaux des nuages, des lacs et des savanes.

Il y eut donc une grande inondation, et tout fut délayé pêle-mêle dans les eaux : le Grand-Tigre et le Grand-Bison périrent. Le Grand-Lièvre, lui, s'était retiré au-dessus des nuages, et il ne s'occupait plus de son œuvre.

*Midjikine*, la Grande-Tortue, vint alors, et, après s'être promenée dans le grand lac et en avoir fait trois fois le tour, elle alla chercher le castor et se l'associa pour reconstruire le monde.

---

1 Les *Sauteux* ont reçu ce nom des voyageurs, parce qu'une partie de la nation sauvage ainsi nommée habitait et habite toujours les environs du Sault-Sainte-Marie. Le nom sauvage de la nation est *Odjiboué*.

2 Mastodontes.



# La Nuée du diable

de  
Firmin Picard

Malgré toutes les vexations et les cruautés des Anglais envers les Acadiens ; malgré le vol et le pillage auxquels s'étaient toujours livrés ces dominateurs insatiables, il arrivait que certains d'entre eux, venus pauvres, le restaient : que certains autres, par suite d'un juste retour des choses ici-bas, perdaient la fortune qu'ils avaient édifiée dans le sang et sur des ruines.

William Brandon, soldat à Port-Royal vers 1740, s'était distingué par sa haine sauvage contre les Acadiens, sa vile platitude devant les gouverneurs, mais n'avait pu s'enrichir.

Il avait vu se succéder Paul Mascarène ; Cornwallis qui fixa le gouvernement de la Nouvelle-Écosse à Halifax, où le suivit William ; puis Hopson ; enfin, l'infâme et sanguinaire Lawrence.

Brandon s'était marié peu de temps après son arrivée à Halifax.

Le 5 septembre 1755, jour de malédiction, il accompagnait Winslow, lieutenant-colonel de cette armée anglaise qui fut la honte de la civilisation au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme l'armée anglaise des Indes ou de l'Afrique est la honte de notre siècle dit de liberté.

C'était à Grand-Prée ; plus de quatre cents malheureux Acadiens, hommes, jeunes gens depuis l'âge de dix ans, furent faits prisonniers dans l'église profanée, prostituée par les vampires rouges. Contre la foi des traités ; malgré les ordres de la Cour d'Angleterre, Lawrence, uni aux féroces Américains de Boston, dispersa les familles, tua les jeunes enfants en leur ravissant leurs soutiens, enleva la raison aux malheureuses mères de famille, vola tout ce qu'il put voler, pillà les

malheureux auxquels sa proclamation permettait d'emporter leur argent et ce qu'ils pouvaient prendre d'habillements; pourvu, disait-il cyniquement, *que cela ne constituât pas une surcharge pour les navires devant emmener les Acadiens*; enfin, viola même les cadavres!

Le butin fut immense, on le conçoit, étant donné la richesse du sol, le travail des Acadiens, le soin qu'ils prenaient de leurs animaux.

William s'était multiplié dans l'œuvre de rage et de haine; sa main s'était fatiguée à frapper les femmes sans défense; à mettre le feu aux maisons.

C'était, dans toute la force du terme, un tigre à face humaine.

Winslow lui avait permis tout ce qu'il avait voulu. Afin d'augmenter sa part de prise, il avait trouvé des moyens sataniques: pénétrant chez les plus riches Acadiens, il annonçait avec une joie féroce l'arrestation du chef de la famille et des garçons; il menaçait les pauvres femmes déjà mourantes de douleur, d'effroi, puis les engageait à lui remettre ce qu'elles pouvaient avoir encore d'argent, de bijoux, d'objets de valeur, les assurant de sa protection toute puissante!

En possession de ces trésors, et sans prévenir, il mettait le feu à la maison...<sup>1</sup>



Sa part de butin fut grande! Sa face de damné reflétait sa jouissance, et malgré lui, un rictus effrayant – son sourire – errait continuellement sur son visage.

Vers la mi-septembre, il se mit en route avec ses richesses. Il avait pris passage à bord d'une barque qui allait précisément à Halifax; et bientôt, grâce aux vents favorables, la barque doublait le Cap de Sable, au Sud-Ouest de la Nouvelle-Écosse.

Défiant et soupçonneux comme l'est tout lâche ou traître, William n'avait fait part à personne de l'équipage de la fortune qu'il emportait. De solides malles cerclées de fer, qu'il avait volées encore aux Acadiens, contenaient ses trésors, et se trouvaient dans sa cabine même: il pouvait ainsi les couvrir des yeux, s'en repaître, exciter sa soif des jouissances.

Sa femme l'attendait à Halifax.

La goélette marchait bien, toutes voiles dehors. Elle semblait glisser, petit fétu que ballottaient à leur gré les moutons laitoux de

<sup>1</sup> Toutes ces horreurs sataniques sont rigoureusement vraies. Voir entre autres: *Pèlerinage au Pays d'Évangéline*, par l'abbé Casgrain, etc.

# Nésime le tueur

de  
Armand de Haerne

C'était dans un des nombreux chantiers semés dans la forêt qui, sur un parcours de plus de cent milles, bordait la rivière Ottawa, à une époque mal déterminée, mais à laquelle les hivers n'avaient pas encore cessé, au Canada, d'être dignes de leur antique réputation de rigueur solidement établie par des siècles de cruelle froidure.

Onésime était un des plus robustes parmi les solides bûcherons qui fréquentaient les profondes solitudes boisées de l'Ottawa.

On citait de lui de merveilleux traits de force et de hardiesse.

Il passait, parmi ses compagnons de travail, pour un Hercule qui aurait pu lutter, non sans un avantage marqué, avec les hommes-cans et les Samsons ambulants des cirques.

Grand de taille, il avait la carrure d'un athlète antique.

Sous d'épais sourcils, d'un fauve grisonnant, séparés par un nez aquilin, fort et aigu, brillaient deux yeux verts, petits et d'où semblaient jaillir, par instants, comme de sinistres éclairs.

Le bas du visage, que l'on devinait dur et osseux, disparaissait sous une barbe d'un brun roux, parsemée de blanc, rude, épaisse et retombant jusqu'au milieu de la large poitrine.

Les bras aux muscles d'acier se terminaient par deux mains larges comme des assiettes et lourdes comme des massues.

Le jarret, souple et nerveux, aurait fait honte à l'antique Ladas et défié, à la course, le plus ardent cheval de la prairie.

Ainsi bâti, Onésime ne pouvait manquer de jouir, dans les chantiers, de cette espèce d'estime qui, parmi les ignorants, naît de la crainte, et d'être entouré de toutes sortes d'égards.

En son absence, on se permettait bien de chuchoter tout bas, mais là tout bas, cent histoires peu faites pour donner une opinion avantageuse du caractère et de l'honnêteté du colosse.

Parfois même, avec des airs mystérieux, des regards obliques et craintifs, on se hasardait à se murmurer à l'oreille l'épithète terrible de *tueur*, mais en sa présence, tout le monde semblait frappé de mutisme et nul n'eut osé proférer, contre lui, la moindre accusation, encore moins l'ombre d'une menace.

Onésime portait, comme ses compagnons de chantier, le costume des bûcherons canadiens : tuque ou casque à mèche en gros tricot de laine rouge ou bleue, blouse ou froc en épaisse étoffe du pays (espèce de gros draps gris fabriqué par les cultivateurs avec la laine de leurs moutons). Ce vêtement était serré à la taille par une écharpe en tricot de laine rouge ou bleue, nouée sur le côté et dont les deux bouts flottaient au vent. Le pantalon, large et de la même étoffe que le froc, disparaissait dans de gros bas de laine rouge retenus sur la cuisse par des cordons agrémentés de gros glands. Pour chaussure, il portait ces souliers mous, en peau d'original et connus sous le nom sauvage de mocassins.

Les compagnons de l'athlétique bûcheron se disaient, entre eux, que contrairement aux usages des chantiers, Onésime cachait sous son froc un de ces terribles couteaux de matelot, espèce de poignard dont la lame à double tranchant, large de trois doigts et longue d'un demi-pied, était enfoncée dans une gaine de cuir suspendue à la ceinture.

Ce qui achevait de faire de cet espèce d'Hercule un personnage redoutable, c'est que nul ne connaissait ni son origine, ni son nom de famille.

Nésime, comme on disait, était Nésime tout court !

Parlant, avec une égale facilité, le français, l'anglais, l'espagnol et plusieurs dialectes de langue sauvage, faisant profession ouverte d'athéisme, se vantant de pouvoir renchérir sur les plus horribles blasphèmes que l'on put proférer, il était la terreur des chantiers.

Ses camarades de campement ne respiraient à l'aise que lorsque Nésime s'absentait pour une de ces excursions mystérieuses dont il était coutumier et au sujet desquelles on se perdait en mille et une conjectures plus fantaisistes les unes que les autres.

Mais ce n'était pas seulement par ses absences subites et fréquentes que la conduite de Nésime était étrange et donnait lieu à d'innombrables suppositions.

Souvent, après le repas du soir, par les nuits les plus noires comme par les plus beaux clairs de lune, dans la tempête qui fait rage

comme par la gelée sèche et mordante qui fait craquer les arbres, il sortait, s'éloignait de l'air le plus naturel du monde et, soudain, disparaissait sans que nul ne pût savoir où il se rendait, ni à quelle ténébreuse besogne il allait s'employer.

Maintes fois on avait suivi Nésime, mais toujours en vain.

Quelle que fut la direction qu'il prenait, bientôt il s'évanouissait et jamais personne n'avait pu expliquer sa subite disparition, ni découvrir le secret de sa cachette.

Après quelques heures d'absence, Nésime, calme et impassible, rentrait au campement, fumait sa pipe ; ne parlant à ses compagnons que juste autant que l'exigeaient les besoins de l'ouvrage ; se couchait, pour se lever le premier le lendemain matin et reprendre vigoureusement la besogne.



Nous sommes au soir du 1<sup>er</sup> novembre de l'année 18...

Au dehors, le temps est triste et sombre, comme en deuil des générations disparues, ainsi qu'il convient à la veille de la Commémoration des Morts.

La terre, durcie par la gelée, sonne creux sous le pas des bûcherons qui se rendent d'un campement à l'autre pour passer la veillée des morts en société des amis et camarades.

L'âpre brise du Nord-Ouest chasse devant elle ces légères giboulées de neige, précurseurs des rigueurs de l'hiver...

Du sein de la forêt, semblable aux longs gémissements des malheureux mêlés aux appels plaintifs des orfraies et des fauves, s'élève ce bruit monotone, sinistre, qui donne le frisson et que produit le vent quand il agit et fait s'entrechoquer les branches des arbres, dépouillées de leurs feuilles.

Dans le campement, qu'enfume et remplit d'une lueur triste et blafarde une grosse torche de résine (seul luminaire connu à cette époque), les bûcherons, les uns assis autour d'un énorme feu de bois, d'autres entourant des tables d'une simplicité primitive et dressées à demeure, d'autres étendus sur leurs lits de camp, et tout en fumant leur pipe, écoutent avec une religieuse attention Jean-Pierre, le chef d'équipe et maître-conteur, narrant d'horribles histoires de diables et de revenants.

Nésime, dont depuis quelque temps les absences mystérieuses et les courses nocturnes sont devenues plus rares, arpente rageusement le campement.

# SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

## Ouvrages consultés pour les bio-bibliographies

Pour établir les notices bio-bibliographiques des auteurs, nous avons puisé les informations dans les ouvrages suivants :

*Dictionnaire biographique du Canada*, Québec/Toronto, Les presses de l'Université Laval/University of Toronto Press.

*Le Résurrectionniste*, n° 1 à 13, Longueuil, 1998-1999.

Hamel, Réginald, Hare, John et Wyczynski, Paul. *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1990, 1364 pages.

Hamel, Réginald, Hare, John et Wyczynski, Paul. *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, 725 pages.

Lemire, Maurice. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec I*, Montréal, Fides, 1980, 927 pages.

Lemire, Maurice. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec II*, Montréal, Fides, 1987, 1386 pages.

## Accessibilité des textes

Plusieurs des contes recensés dans le présent ouvrage n'ont été publiés qu'une seule fois. La référence qui accompagne le titre correspond à la première publication du texte. Pour avoir accès à ces contes, il faut consulter les journaux ou microfilms de bibliothèques spécialisées comme la Bibliothèque nationale du Québec ou celle de l'Assemblée nationale. Toutefois, certains contes sont facilement accessibles parce qu'ils ont été réédités dans des anthologies ou des recueils au cours des dernières années. En voici la liste :

AUBERT DE GASPÉ, Philippe-Ignace-François

*L'Influence d'un livre*, Montréal, BQ, 1995.

AUBERT DE GASPÉ, Philippe-Joseph

« Légende de Madame d'Haberville », dans *les Anciens Canadiens*, Montréal, BQ, 1999.

« La Légende du père Romain Chouinard », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.

BEAUGRAND, Honoré

« La Chasse-galerie », dans *La Chasse-galerie*, Montréal, BQ, 1997.

« Le Fantôme de l'avare », dans *La Chasse-galerie*, Montréal, BQ, 1997.

« Le Loup-garou », dans *La Chasse-galerie*, Montréal, BQ, 1997.

CARON, Napoléon

« Légendes des forges du Saint-Maurice », dans *Contes et récits canadiens d'autrefois*, Montréal, Beauchemin, 1961.

DICK, Wenceslas-Eugène

« Une histoire de loup-garou », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.

DUCHARME, Charles-Marie

« À la Sainte-Catherine », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

« À la veillée », dans *À la brunante*, Montréal, BQ, 1998.

« Le Baiser d'une morte », dans *À la brunante*, Montréal, BQ, 1998.

« Le Fantôme de la roche », dans *À la brunante*, Montréal, BQ, 1998.

« Le Feu des Roussi », dans *À la brunante*, Montréal, BQ, 1998.

FRÉCHETTE, Louis

« Coq Pomerleau », dans *la Maison hantée et autres contes fantastiques*, Anjou, CEC, 1996.

« Le Loup-garou », dans *la Maison hantée et autres contes fantastiques*, Anjou, CEC, 1996.

« La Maison hantée », dans *la Maison hantée et autres contes fantastiques*, Anjou, CEC, 1996.

« Les Marionnettes », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.

« Le Revenant de Gentilly », dans *la Maison hantée et autres contes fantastiques*, Anjou, CEC, 1996.

« Une vision », dans *la Maison hantée et autres contes fantastiques*, Anjou, CEC, 1996.

LABERGE, Charles

« Conte populaire », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.

LEMAY, Pamphile

« Le Baiser fatal », dans *Contes vrais*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1980.

« Le Coup de fourche de Jacques Ledur », dans *Contes vrais*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1980.

« Fantôme », dans *Contes vrais*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1980.

« Le Loup-garou », dans *Contes vrais*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1980.

- « Le Marteau du jongleur », dans *Contes vrais*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1980.
- « Sang et or », dans *Contes vrais*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1980.
- « Le Spectre de Babylas », dans *Contes vrais*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1980.
- LÉVESQUE, Guillaume  
« La Croix du Grand Calumet », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.
- MONTIGNY, Louvigny de  
« Le Rigodon du diable », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.
- MORISSETTE, Joseph-Ferdinand  
« Le Diable au bal », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.
- OLIVIER, Louis-Auguste  
« Le Débiteur fidèle », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.
- POITRAS, Alphonse  
« Histoire de mon oncle », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.
- STEVENS, Paul  
« Les Trois Diables », dans *les Meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1997.
- TACHÉ, Joseph-Charles  
« Le Feu de la Baie », dans *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1981.
- « L'Hôte à Valiquet », dans *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1981.
- « Ikès le jongleur », dans *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1981.
- « Le Noyeux », dans *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1981.
- « Le Passage des murailles », dans *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1981.
- TARDIVEL, Jules-Paul  
*Pour la patrie*, Montréal, BQ, 1999.





## SOURCES ICONOGRAPHIQUES

- p. 13 Philippe Aubert de Gaspé fils : lithographie de Napoléon Aubin, 1837.
- p. 21 Philippe Aubert de Gaspé père : *Livernois*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 26 Napoléon Aubin : lithogravure de Napoléon Aubin, s.d.
- p. 30 Joseph-Guillaume Barthe : *Livernois*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 31 Honoré Beaugrand : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 36 Georges Boucher de Boucherville : *Livernois*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 41 Napoléon Caron : *inconnu*, Bibliothèque nationale du Québec, s.d.
- p. 42 Henri-Raymond Casgrain : *Livernois*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 52 Jean Charbonneau : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, 1891.
- p. 54 Olivier Chauveau : *Livernois*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 58 Stanislas Côté : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 60 Madame Raoul Dandurand : *Livernois*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 63 Wenceslas-Eugène Dick : *inconnu*, *le Monde illustré*, 28 août 1897.
- p. 66 Charles-Marie Ducharme : dessin d'Edmond-J. Massicotte, *Conteurs canadiens-français*, 1902.
- p. 67 Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 77 Louis Fréchette : *Quéry & Frères*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 95 Ernest Gagnon : *Montminy & Cie*, Archives nationales du Québec à Québec, 1903.
- p. 96 Charles Arthur Gauvreau : *P. F. Pinsonnault*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 101 Armand de Haerne : archives familiales de Jean de Haerne, s.d.
- p. 109 Charles Laberge : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 110 Boucher de LaBruère : *Livernois*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 112 Hubert LaRue : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 115 Napoléon Legendre : *Montminy & Cie*, Archives nationales du Québec à Québec, 1903.
- p. 118 Pamphile LeMay : dessin d'Edmond-J. Massicotte, *Conteurs canadiens-français*, 1902.
- p. 133 Édouard-Zotique Massicotte : *J. A. Dumas*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.

- p. 137 Louvigny de Montigny : dessin d'Edmond-J. Massicotte, *Conteurs canadiens-français*, 1902.
- p. 147 Madame Pennée : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 163 Alphonse Poitras : dessin d'Edmond-J. Massicotte, *Conteurs canadiens-français*, 1902.
- p. 168 Charles-Edmond Rouleau : *F. C. Mariste*, Archives nationales du Québec à Québec, 1934.
- p. 175 Régis Roy : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, 1891.
- p. 177 Adjutor Rivard : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, 1891.
- p. 178 Amédée Denault : *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, 1891.
- p. 186 Joseph-Charles Taché : dessin d'Edmond-J. Massicotte, *Conteurs canadiens-français*, 1902.
- p. 196 Jules-Paul Tardivel : *inconnu*, *Livres et Auteurs canadiens*, 1965.

# INDEX DES AUTEURS

Anonyme	9-13	LeMay, Pamphile	118-127
Aubert de Gaspé (fils), Philippe-Ignace-François	13-20	Lenoir, Joseph	127-128
Aubert de Gaspé (père), Philippe-Joseph	21-26	Letendre, Mademoiselle	129-131
Aubin, Napoléon	26-28	Lévesque, Guillaume	131-133
B., L.	28	Massicotte, Édouard-Zotique	133-137
Barbanchu, Polycarpe	29	Montigny, Louvigny de	137-139
Barthe, Joseph-Guillaume	30-31	Montpetit, André-Napoléon	140-141
Beaugrand, Honoré	31-34	Morissette, Joseph-Ferdinand	141-145
Beau-Vallon	35-36	Olivier, Louis-Auguste	145-146
Boucher de Boucherville, Georges	36-37	P.	146-147
C., Dr	38-39	Pennée, Georgiana-Marie	147-148
Cadoret, Philonise	39-40	Perron, Louis	149-150
Caron, Napoléon	41-42	Picard, Firmin	150-162
Casgrain, Henri-Raymond	42-48	Poitras, Alphonse	163-164
Chagnon, Joseph-Antoine	49-50	Proulx, Jean-Baptiste	164-165
Chapman, William	51-52	Puyjalon, Henry de	165-167
Charbonneau, Jean	52-53	Remuna, Jean	167-168
Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier	54-58	Rouleau, Charles-Edmond	168-175
Côté, Stanislas	58-60	Roy, Régis	175-176
Dandurand, Mme Raoul	60-61	Ruthban, Denis	177-178
De La Comportée, Isabelle	62-63	Saint-Elme, Jules	178-180
Dick, Wenceslas-Eugène	63-65	Salvio	180-182
Ducharme, Charles-Marie	66-67	Stevens, Paul	182-185
Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Édouard	67-77	Taché, Joseph-Charles	186-195
Fréchette, Louis	77-93	Tardivel, Jules-Paul	196-203
G., A.	94-95	Valeur, Charles	204-205
Gagnon, Ernest	95-96	Viau, G.	205-206
Gauvreau, Charles A.	96-98	Vincy, Xavier	206-207
George, Michel	98-99	X	207-208
Guérette, Alphonse	99-100	X.Y.Z.	208-209
Haerne, Armand de	101-102		
Hudon, Pantaléon	102-104		
Labat, Gaston-P.	104-108		
Laberge, Charles	109-110		
LaBruère, P. B.	110-111		
Lapointe, Savinien	111-112		
LaRue, Hubert	112-113		
Legault, J.-N.	113-114		
Legendre, Napoléon	115-116		
Lemay, Georges	116-117		



# INDEX DES TITRES

À la brunante [Recueil] . . . . .	67	Dans la nuit . . . . .	177-178
À la Sainte-Catherine . . . . .	66-67	Débiteur fidèle (Le) . . . . .	145-146
À la veillée . . . . .	68-69	Dernière Iroquoise (La) . . . . .	83
À la veillée [Recueil] . . . . .	69	Diabla (Le) . . . . .	79
Amiral du brouillard (L') . . . . .	70-71	Diabla a charroyé de la pierre pour construire une église (Le) . . . . .	11-12
Amiral du brouillard (L') . . . . .	149-150	Diabla à Montréal (Le) . . . . .	208-209
Anse du Trépassé (L') . . . . .	165-167	Diabla au bal (Le) . . . . .	101-102
Antre de la sorcière (L') . . . . .	9-10	Diabla au bal (Le) . . . . .	142-143
Apparition du diabla . . . . .	102-104	Divers [Recueil] . . . . .	21
Argent du purgatoire (L') . . . . .	141-142	Entre nous . . . . .	80
Auberge de la mort (L') . . . . .	104-105	Entre nous . . . . .	80-81
Au coin du feu [Recueil] . . . . .	142	Entre nous . . . . .	81-82
Aventures d'un fossoyeur (Les) . . . . .	99-100	Étranger (L') . . . . .	13
Baiser d'une morte (Le) . . . . .	72-74	Fantôme . . . . .	120-122
Baiser fatal (Le) . . . . .	118-119	Fantôme de la roche (Le) . . . . .	74-76
Bâtiment en feu (Le) . . . . .	206-207	Fantôme de l'avare (Le) . . . . .	33
Bois d'Hoboken (Le) . . . . .	134	Fantômes (Les) . . . . .	207-208
Braillard de la montagne (Le) . . . . .	186-187	Faucon de Waleran (Le) . . . . .	156-157
Bravoure de deux Canadiens . . . . .	169-171	Fée de Noël (La) . . . . .	146-147
Bûche de Noël (La) . . . . .	82	Fée Yvonne (La) . . . . .	115-116
Cadavre du lac (Le) . . . . .	150-151	Feu de la Baie (Le) . . . . .	187-188
Caverne de la Malbaie (La) . . . . .	62-63	Feu des Roussi (Le) . . . . .	76-77
Caverne de sang (La) . . . . .	152-153	Forestiers et voyageurs [Recueil] . . . . .	188
Caverne du diabla (La) . . . . .	49-50	Géant des Méchins ou l'Évangile accepté (Le) . . . . .	189-190
Chambre du revenant (La) . . . . .	173-174	Grand-Lièvre et la Grande-Tortue (Le) . . . . .	190-191
Champ de Tacoma (Le) . . . . .	113-114	Héroïne de Louisbourg (L') . . . . .	134-135
Chasse (La) . . . . .	171-172	Hibou (Le) . . . . .	122-123
Chasse-galerie (La) . . . . .	32-33	Histoire de Lanouet (L') . . . . .	55-56
Chasse-galerie (La) [Recueil] . . . . .	32	Histoire de mon oncle . . . . .	163-164
Chaussée miraculeuse (La) . . . . .	153-154	Homme dans la lune (L') . . . . .	82
Chez les morts . . . . .	10-11	Homme et la lune (L') . . . . .	82-83
Cloche qui pleure (La) . . . . .	154-155	Homme vert (L') . . . . .	111-112
Cloches de Noël (Les) . . . . .	176	Hôte à Valiquet (L') . . . . .	191-192
Colporteur (Le) . . . . .	54-55	Ikès le jongleur . . . . .	192-193
Conte fantastique . . . . .	52-53	Influence d'un livre (L') [Roman] . . . . .	13-20
Conte populaire . . . . .	109-110	Iroquoise du lac Saint-Pierre (L') . . . . .	83-84
Coq Pomerleau . . . . .	78	Jongleuse (La) . . . . .	43-45
Coup de fourche de Jacques Ledur (Le) . . . . .	119-120		
Croix du Grand Calumet (La) . . . . .	131-133		
Dame rouge (La) . . . . .	129-130		
Dans l'antre du tigre . . . . .	155-156		

- Légende ..... 28  
 Légende de la forêt (La) ..... 204-205  
 Légende de Madame d'Haberville .21-22  
 Légende de Ticondéroga ..... 45-46  
 Légende du père Laurent Caron . . 22-23  
 Légende du père Romain  
   Chouinard (La) ..... 23-25  
 Légende du trou des fées (La) . .167-168  
 Légendes canadiennes [Recueil] ..... 46  
 Légendes de nos ancêtres (Les) .112-113  
 Légendes des forges du  
   Saint-Maurice ..... 41-42  
 Lélina ..... 127-128  
 Loup-garou (Le) ..... 34  
 Loup-garou (Le) ..... 84-85  
 Loup-garou (Le) ..... 123-124  
 Loup-garou (Le) ..... 135-136  
 Maison hantée (La) ..... 91  
 Maison maudite (La) ..... 94-95  
 Mangeur de grenouilles (Le) ..... 85  
 Mare au sorcier (La) ..... 85-87  
 Marionnettes (Les) ..... 88  
 Marteau du jongleur (Le) ..... 124-125  
 Menhir de Grandlieu (Le) ..... 87-88  
 Messe de minuit (La) ..... 56-57  
 Messe du revenant (La) ..... 80  
 Métamorphose (La) ..... 12-13  
 Minuit moins trois ..... 116-117  
 Money Musk (Le) ..... 88-89  
 Montagne Tremblante (La) ..... 158-159  
 Mon voyage à la lune ..... 27-28  
 Naufrage de la  
   "Blanche Nef" (Le) ..... 130-131  
*Neptune* (Le) ..... 79  
 Noyeux (Le) ..... 193-194  
 Nuée du diable (La) ..... 159-161  
 Nuit les chats sont gris (La) ..... 29  
 Obsession et le bouton  
   miraculeux (L') ..... 180-181  
 Oiseau du cloître (L') ..... 39-40  
 Opium littéraire ou  
   Conte de ma grand-mère ..... 30-31  
 Ouvrez! ..... 136-137  
 Passage des murailles (Le) . . . .194-195  
 Perick! ..... 98-99  
 Petites Fantaisies littéraires [Recueil] .117  
 Porte de l'enfer (La) ..... 164-165  
 Pour la patrie [Roman] ..... 196-203  
 Premier Voyage du petit Jésus (Le) 58-59  
 Prière du petit Acadien (La) ..... 161  
 Récits du Labrador [Recueil] ..... 167  
 Retour du voyageur céleste ..... 106  
 Revenant de Gentilly (Le) ..... 90  
 Rigodon du diable (Le) ..... 137-138  
 Saint Jean-Baptiste au Canada . .181-182  
 Sang et or ..... 125-126  
 Scapulaire de la morte (Le) ..... 97-98  
 Sigefroy ou le Chevalier maudit . . .162  
 Sirène du lac Supérieur (La) . . .110-111  
 Somnopathie (La) ..... 38-39  
 Sorcier de Saint-Ferdinand (Le) . .91-92  
 Souvenirs et légendes [Recueil] ..... 58  
 Spectre de Babylas (Le) ..... 126-127  
 Statues à la Kermesse (Les) . . . .95-96  
 Suprême visite ..... 205-206  
 Tableau de la Rivière-Ouelle (Le) . . 46  
 Téléphore le Bostonnais ..... 182-184  
 Tête de saint Jean-Baptiste (La) . .63-64  
 Tour de Trafalgar (La) ..... 36-37  
 Trois Diables (Les) ..... 184-185  
 Trois Légendes de mon pays [Recueil] .195  
 Trois Souhais (Les) ..... 106-108  
 Trône miraculeux (Le) ..... 60-61  
 Une cabane de fées ..... 172-173  
 Une chambre hantée ..... 173-174  
 Une couturière ..... 174-175  
 Une histoire de loup-garou ..... 65  
 Une histoire de loup-garou ..... 138-139  
 Une histoire d'un revenant ..... 148  
 Une légende ..... 35-36  
 Une légende ..... 51-52  
 Une légende ..... 59-60  
 Une légende canadienne ..... 47-48  
 Une légende du vieux temps ..... 13  
 Une vision ..... 92-93  
 Un notaire loup-garou ..... 140-141  
 Un rêve ..... 80  
 Un rêve ..... 81  
 Un revenant ..... 144-145  
 Un tour du Diable ..... 178-180  
 Un voyageur céleste ..... 108  
 Village indien de la  
   jeune Lorette (Le) ..... 25-26  
 Visiteur de minuit (Le) ..... 148



**CLAUDE JANELLE** a obtenu un baccalauréat en littérature et journalisme à l'université Laval en 1974. Spécialiste de la littérature québécoise, il a publié en 1983 *les Éditions du Jour : une génération d'écrivains* chez Hurtubise HMH. Depuis vingt ans, il est critique de science-fiction et de fantastique – *Solaris*, *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois*, *Nuit blanche*, *Lettres québécoises* –, ce qui lui a valu de remporter à trois reprises le prix Boréal de la meilleure production critique. Membre fondateur de la Corporation du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois, il en est le secrétaire-trésorier depuis 1984. À travers ces activités, il trouve malgré tout le temps de travailler de façon permanente au ministère de la Culture et des Communications où il est responsable de l'édition et secrétaire des Prix du Québec.

Pour mener à terme *le XIXe siècle fantastique en Amérique française*, Claude Janelle s'est entouré d'une équipe de collaborateurs chevronnés : **JEAN PETTIGREW**, (directeur des éditions Alire, **MICHEL LORD**, qui a publié *En quête du roman gothique québécois (1837-1860)*, **DANIEL SERNINE**, auteur de plusieurs nouvelles et romans fantastiques, **NORBERT SPEHNER**, fondateur de *Solaris* et auteur de plusieurs ouvrages bibliographiques, **RITA PAINCHAUD**, professeure de littérature au cégep et **THIERRY VINCENT**, chercheur.



**LE XIX<sup>E</sup> SIÈCLE FANTASTIQUE EN AMÉRIQUE FRANÇAISE**  
est le trente-deuxième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en mars 2010  
pour le compte des éditions





Empruntant la formule rédactionnelle qui a établi la réputation de *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois*, Claude Janelle et son équipe de collaborateurs étendent leur champ d'investigation à la littérature québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française* délimite le corpus des récits fantastiques en proposant un résumé et une analyse critique de plus de 140 contes, nouvelles, légendes et romans fantastiques.

Ces recensions jettent un éclairage nouveau sur la production du XIX<sup>e</sup> siècle et révèlent notamment une diversité de thèmes et d'inspiration qui fait éclater l'image réductrice d'une littérature essentiellement édifiante et foncièrement monolithique. Sous l'ordre apparent de la morale chrétienne, la subversion couve...

C'est l'occasion de redécouvrir certains textes singuliers injustement tombés dans l'oubli et certains auteurs qui ont jeté les bases d'une littérature nationale qui a gagné depuis ses lettres de noblesse.

*Le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française* comprend aussi une anthologie de dix contes fantastiques parmi les plus intéressants et les plus représentatifs de la production de l'époque, dont deux nouvelles inédites d'Armand de Haerne : « Jean le maudit ou le Revenant sous la glace » et « Nésime le tueur ».



27,95 \$

19,00 € TTC

Extrait de la publication

